

4^e Cahier du Conseil national des parcs et jardins

Le jardinier et ses outils



Journée d'étude organisée dans le cadre
des *Rendez-vous aux jardins* 2010
par la Direction générale des patrimoines
et le Conseil national des parcs et jardins

3 février 2010



SOMMAIRE

Introduction de la journée d'étude	p. 2
Alain Durnerin, ingénieur en chef du génie rural et des eaux et forêts, ingénieur horticulteur et ingénieur d'agronomie, et président de la journée d'étude	
La charrue, outil de modelage du paysage durant le dernier millénaire	p. 6
Jean-Marie Blaising, archéologue, ingénieur chargé de recherche à l'INRAP de Lorraine	
Évolution des outils de jardin de la préhistoire à nos jours	p. 15
Guillaume Pellerin, architecte DPLG, collectionneur et propriétaire du jardin botanique de Vauville	
« et au centre, un jardinier tenant une bêche... » : outils de jardins et attributs du travail XV^e-XVI^e siècles	p. 21
Marie-Blanche Potte, conservateur du patrimoine, chef du service Culture, Conseil régional d'Auvergne	
Présentation du film d'Aymeric François « le jardinier et son outil : la taille au croissant »	p. 30
Jean-Michel Sainsard, chef de travaux d'art à la direction générale des patrimoines	
L'outil informatique : l'exemple de l'arboretum Vilmorin à Verrières-le-Buisson	p. 31
Nathalie de Vilmorin, administratrice de l'arboretum Vilmorin	
Le plan de gestion : un outil adapté à tous les jardins	p. 34
Dominique Pinon, paysagiste DPLG	
ANNEXES	
Textes choisis	p. 43
Bibliographie	p. 46
Programme de la journée d'étude	p. 48

Textes réunis par Marie-Hélène Bénetière, bureau de la conservation du patrimoine immobilier
Couverture : Gilles Leboe, jardinier d'art à Champs-sur-Marne, taillant au croissant, cl. Jean-Michel Sainsard

Introduction de la journée d'étude

Alain Durnerin, ingénieur en chef du génie rural et des eaux et forêts,
ingénieur horticole et ingénieur d'agronomie, président de la journée d'étude

Cette journée ayant pour thème le jardinier et ses outils comporte une première partie consacrée aux aspects historiques : les traces dans le paysage de l'utilisation de la charrue ; l'évolution des outils de jardin depuis la préhistoire ; l'étude d'un fait de société : les primeurs aux XVII^e et XVIII^e siècles ; le jardinier et l'approche sociale du travail au jardin dans l'iconographie du Moyen Âge. La seconde partie de la journée est consacrée aux aspects évolutifs : du geste du jardinier et des pratiques anciennes aux nouveaux outils, l'application de l'informatique au jardin. Enfin nous terminerons cette journée par une réflexion d'ensemble : le plan de gestion appliqué au jardin.

Le premier conférencier de cette journée, Jean Marie Blaising, est ingénieur chargé de recherche à l'INRAP (Institut national de recherches archéologiques préventives), diplômé de l'École des hautes études en sciences sociales en archéologie médiévale, il est également titulaire du Mastère 2 « Jardins historiques, patrimoine et paysages » de l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles. Archéologue du milieu rural dans l'espace Rhin-Moselle, Jean-Marie Blaising étudie l'occupation des territoires du 1^{er} millénaire avant notre ère à nos jours. Les fouilles réalisées en archéologie préventive, à l'occasion de l'apparition du TGV dans le paysage vallonné du plateau lorrain, permettent non seulement d'étudier des habitats, des nécropoles, mais aussi de retrouver les traces de chemins disparus, de champs installés sur les pentes des coteaux et de prés en fond de vallée. Les approches archéologiques, pédologiques et agronomiques font le constat des effets sur le paysage de centaines d'années de pratiques agricoles d'où le titre de la conférence : « La charrue outil de modelage du paysage durant le dernier millénaire, l'exemple de la Lorraine ».

Avec la conférence de Guillaume Pellerin : « Évolution des outils de jardins de la Préhistoire à nos jours », nous restons dans le très long terme. Monsieur Pellerin, architecte DPLG, propriétaire du château de Vauville à Beaumont-sur-Hague, où son père a créé un jardin botanique de 4 hectares, est l'auteur de divers ouvrages : *Vauville, le jardin du voyageur*, *L'âme des jardins au bord de la Loire*, *Mémoire d'un jardinier* et *Outils de jardins*. Il s'intéresse aux plantes, aux jardins

mais voue une passion aux outils de jardinage au point d'avoir constitué une impressionnante collection de 15 000 pièces de l'âge du bronze à l'époque moderne. Par outils de jardinage, (voir les textes I et II en annexes concernant les outils XVII^e et XVIII^e siècles) l'on pense aux bêches, houes, serpes, faucilles, plantoirs, transplantoirs dérivés de la truelle du maçon, aux forces utilisées aussi bien pour tondre les moutons que le végétal. Les progrès de la métallurgie permettent de forger des outils de plus en plus performants, perfectionnés par la réflexion du jardinier, alliant la beauté de l'outil au souci constant de la sécurité. En effet, se blesser à ces époques, avec un outil mal conçu ou mal adapté peut avoir des conséquences dramatiques pour son utilisateur. L'évolution des outils et des techniques de taille et de greffage en est une belle illustration. Les ciseaux deviennent des cisailles, les échenilloirs comportent une lame de ressort ou un contrepoids pour faciliter leur ouverture, puis apparaît au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, le sécateur qui peine à s'imposer face à la serpe multiséculaire. Une place importante est occupée par la poterie, les paniers, caisses clouées ou à panneaux mobiles. Une dame du XV^e siècle arrosant avec une *chantepleure*, ancêtre de l'arrosoir, une plante palissée dans un pot de faïence, résume par son geste plus d'un millénaire d'évolution de la culture de la plante en pot. Enfin, les instruments techniques et scientifiques apparaissent au jardin : la pompe à refoulement, la seringue sorte de clystère qui sert à bassiner les plantes puis à les asperger des premiers produits de traitements antiparasitaires. À la fin du XVIII^e siècle, la *Nouvelle Maison Rustique* de Louis Liger, recommande l'emploi du thermomètre et du baromètre afin de guider par la prévision du temps, les différentes opérations culturales. Les instruments de topographie font aussi leur apparition ou réapparition au jardin. N'oublions pas que les anciens Égyptiens avaient pour première tâche après la crue du Nil de refaire le parcellaire.

Parmi les détournements d'usage les plus remarquables opérés par le jardinier, il faut citer l'emploi du verre. Des lanternes « sans fond ou sans cul » selon les termes employés en 1669 dans son ouvrage *Le jardinier hollandais* par Van der Groen, jardinier du prince d'Orange, futur Williams III roi d'Angleterre, deviennent des verrines et des cloches de jardinage. Cet auteur préconise l'utilisation de baquets sans fond couverts de vitres que l'on pose sur des cultures, sur *des montagnes à melons* ou à concombres bouleversant ainsi les techniques de jardinage. Les mots de châssis vitrés et de primeurs apparaissent dans le langage courant. Jean-Baptiste de La Quintinie au Potager du roi à Versailles tire gloire et profit de ces productions précoces ou retardées à haute valeur ajoutée. C'est une évolution technique et sociale (voir texte III en annexes) comme l'explique Antoine Jacobsohn, agronome, historien et directeur du Potager du roi à Versailles dans sa conférence « Une histoire technique et sociale de la production de primeurs aux XVII^e et XVIII^e siècles ». L'invention la plus extraordinaire demeure la serre à étuve ou à poêle dite hollandaise à une époque où Louis XIV ne connaissait à Versailles que l'orangerie et la figuerie. Décrite dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, la serre hollandaise fait, au cours des XVIII^e et XIX^e

siècles, l'objet d'importantes améliorations dans les moyens de chauffage aboutissant à l'utilisation de la vapeur puis du thermosiphon. Grison, jardinier au Potager du roi à Versailles, expérimente le thermosiphon dans le premier quart du XIX^e siècle. Toutes les propriétés de quelque importance possèdent des châssis et des serres, moyens dispendieux de cultiver les plantes rares présentées dans de multiples concours organisés surtout dans les pays de l'Europe du nord mettant à l'honneur, propriétaires et jardiniers.

Cloches, châssis, orangeries et serres ne font pas oublier les outils de la représentation du jardinier : « Et au centre, un jardinier tenant une bêche... », à partir de l'iconographie, notamment du Moyen Âge, Marie-Blanche Potte, conservateur du patrimoine, chef du Service Culture au Conseil régional d'Auvergne, nous propose une approche du jardinier et du travail au jardin à partir des représentations du jardin d'Éden, où l'outil comme l'hiver sont absents. Adam ne manie la bêche et la houe qu'après sa condamnation. Le Christ jardinier, nouvel Adam, dans la symbolique du rachat du péché originel, tient la bêche sans cependant l'utiliser.

S'il est une arrivée majeure pour ne pas dire une intrusion dans notre vie quotidienne, c'est bien l'outil informatique. Nathalie de Vilmorin, administratrice de l'arboretum Vilmorin à Verrières-le-Buisson, nous expose l'application de cet outil à l'identification, à la localisation, et au suivi des arbres de l'arboretum depuis leur plantation à leur disparition. Cet outil apporte de plus une solution au problème commun aux parcs et jardins ouverts au public : l'étiquetage.

La description et l'évolution de l'outil de jardin renvoient à son utilisateur : le jardinier. Jean-Michel Sainsard, chef de travaux d'art à la direction générale des patrimoines, met en évidence la pratique professionnelle et le savoir-faire du jardinier par la présentation du film : « le jardinier et son outil : la taille au croissant » montrant la dextérité d'un jardinier, concevant, fabriquant et maniant son outil : le croissant. L'expérience du travail réalisé à la main permet à ce jardinier de « pointer » les avantages et inconvénients des matériels motorisés souvent lourds, du point de vue de la qualité des coupes réalisées mais aussi du respect de la structure du sol. Au travers de cette présentation apparaît une question récurrente : quels sont les gestes professionnels du jardinier au XXI^e siècle et quelle formation doit-il recevoir ?

Alix de Saint Venant, paysagiste, diplômée de l'École nationale supérieure du paysage de Versailles, a redonné vie au potager du château de Valmer en Touraine, dont le plan rappelle celui du Potager du roi à Versailles, en réunissant avec beaucoup de persévérance plus de 1 000 espèces de légumes. Par sa conférence « Des pratiques anciennes aux nouveaux outils », elle met en évidence les aspects positifs et négatifs des différentes catégories d'outils à main ou motorisés utilisés de nos jours. Il apparaît ainsi que les outils à main réellement nouveaux, sont en réalité très peu nombreux. Pour la conférencière, l'outil à main remarquable créé au siècle écoulé est la « grelinette », outil à dents à double manche, répondant aux exigences des tenants du non-labour.

Le « Plan de gestion : un outil adapté à tous les jardins » que nous présente Dominique Pinon, paysagiste DPLG est une aide aux décisions que doit prendre un propriétaire de parc ou de jardin. Dans la phase de diagnostic sont identifiés, analysés et hiérarchisés les problèmes à traiter, afin d'apporter des choix de solutions, en rapport avec les souhaits et les possibilités financières du propriétaire. Le plan de gestion peut de plus appeler l'attention sur les conséquences d'opérations comme, par exemple, la multiplicité des passages d'engins lourds.

La charrue, outil de modelage du paysage durant le dernier millénaire

Jean-Marie Blaising, archéologue, ingénieur chargé de recherche à l'INRAP de Lorraine

L'agriculture du dernier millénaire en Lorraine

Autour du village, l'espace rural mis en valeur par la communauté villageoise, était partagé en deux ou trois secteurs, les soles ou saisons, labourées alternativement pour assurer la rotation des cultures. Les fonds de vallées étaient voués à l'herbage et les versants à la céréaliculture, d'où la polyculture, élevage et céréaliculture.

Chaque sole était partagée en quartiers généralement quadrangulaires qui regroupaient des parcelles en lanières. En Lorraine, les quartiers avaient généralement moins de 500 m. de côté, les parcelles étaient orientées dans le sens des pentes pour assurer l'écoulement des eaux de pluie. Les parcelles étroites (6 à 12 m.) et longues (100 à 500 m.) et individuelles étaient adaptées au travail à la charrue. Tracté par 2 à 6 animaux de trait (généralement des chevaux), l'attelage se prêtait mal aux demi-tours. Les parcelles étroites et longues permettaient d'optimiser le travail à la charrue en limitant les pertes de temps lors des manœuvres de demi tours en fin de raie.

Chaque paysan était, en principe, propriétaire ou locataire d'au moins un champ par quartier et par sole. Les laboureurs constituaient une classe supérieure dans la société rurale. Ils étaient aidés par les manouvriers et les artisans qui n'avaient pas les moyens ou l'utilité de détenir un train de culture. En échange, le laboureur leur retournait les champs et leur prêtait son attelage, cette entraide était comptabilisée. Du fait de l'enclavement des parcelles, un quartier devait être semé, récolté et labouré en même temps avec les mêmes produits. C'est le Maire (Mayeur, Meyer...) désigné, sous l'ancien régime, par le seigneur et parfois par la communauté, qui fixait les dates ou bans (ban des semailles, des moissons...). Après la moisson, le quartier retombait dans le domaine communautaire et était livré à la "vaine pâture". Ceci permettait à tous de disposer de terres à pâturer y compris ceux qui n'en possédaient pas. C'est le berger de la communauté qui s'occupait des troupeaux en pâture. Cette organisation du monde rural, connue sur le plan historique depuis de Moyen Âge avec, entre autres, la "mise à la charte de Beaumont" au XII^e siècle, a passé le cap de la

Révolution de 1789, les communautés rurales se sont approprié ce fonctionnement d'origine féodale qui a perduré jusqu'au milieu du XX^e siècle ¹.

L'origine lointaine des villages et de leur organisation restait cependant obscure. En Lorraine, depuis 1989, l'archéologie préventive a permis de dater l'apparition des habitats groupés en villages et les structures parcellaires de leurs territoires de production ² du IX^e siècle pour deux cas emblématiques, l'ancien village de Haute-Yutz (détruit en 1815) et le village disparu au XV^e siècle de Vallange sur l'actuelle commune de Vitry-sur-Orne. Quartiers de culture (Haute-Yutz) et champs en lanières (Vallange) sont dans ces deux cas datables de l'origine de l'habitat groupé qui se situe durant le IX^e siècle. Dans les deux cas, les structures parcellaires originelles étaient encore présentes sur les plans cadastraux et en usage à la fin du XX^e siècle. La mémoire sédimentaire de ce système a également pu être évaluée en de nombreux points du territoire lorrain ³.

Le labour

Le labour consiste à ameublir le sol, à l'aérer, à enfouir les engrais, les amendements et les chaumes, ainsi qu'à augmenter l'épaisseur de terre végétale et à détruire les plantes parasites ⁴. Sur l'espace lorrain, sur les terrains en faible pente, il pouvait être exécuté en billons à la charrue à un seul soc versant généralement à droite ou en rideaux sur les terrains à plus forte pente, dans ce cas à l'aide d'une charrue réversible à deux socs.

La charrue

La charrue est probablement originaire d'Europe centrale et serait arrivée en Europe occidentale durant le haut Moyen Âge, c'est ce qu'indiquent les études anciennes ⁵ et les plus récentes ⁶. En Lorraine, ces hypothèses sont confirmées par les vestiges de champs en lanières et de quartiers de culture datés du IX^e siècle cités plus haut.

¹. Claude Gérard et Jean Peltre, *Les villages lorrains*, Nancy, Université de Nancy 2, 1979.

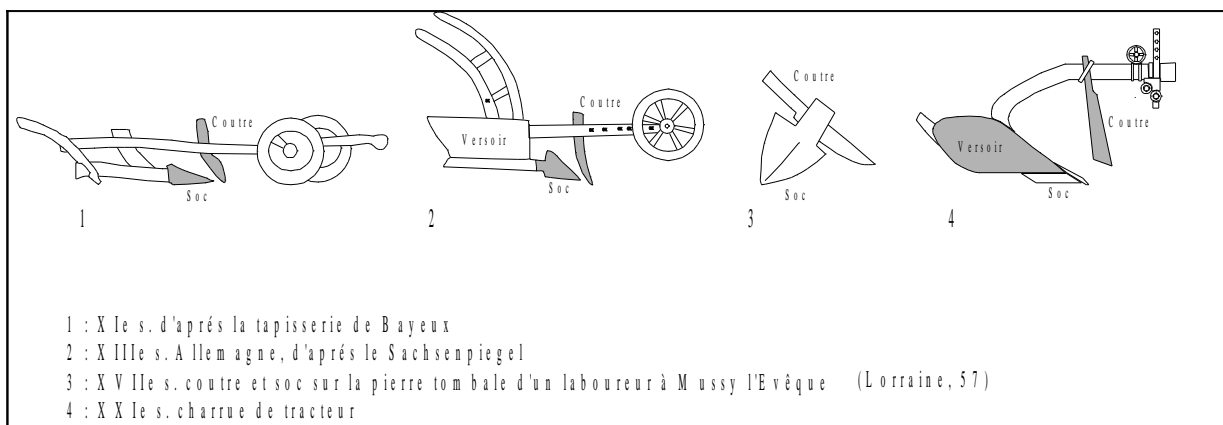
². Jean-Marie Blaising, Martine Frauciel et Franck Gérard, « Techniques de construction et structures du village du VIII^e au XX^e siècle en basse vallée de la Moselle (Lorraine-France) » *Maisons paysannes en Europe occidentale, XV-XXI^e siècle*, Paris, PUPS, 2006, p. 165 à 179 ; Jean-Marie Blaising et Martine Frauciel, « Haute-Yutz, le temps d'un village » *Les Cahiers Lorrains*, Société d'histoire et d'archéologie de Lorraine, 2007 n° 3/4, Metz, 2007, p. 52 à 73.

³. Jean-Marie Blaising, « Continuité et formes d'occupation du sol de la protohistoire au Moyen Âge en vallées de Moselle et de Nied », *Carte archéologique de la Gaule, la Moselle 57-1 (CAG 57-1)*, sous la direction de Pascal Flotté et Matthieu Fuchs, Paris, 2004, p. 156 à 160.

⁴. Sous la direction de Marcel Mazoyer, *Larousse agricole. Le monde paysan au XXI^e siècle*, Paris, Larousse, 2002.

⁵. André Georges Haudricourt et Mariel Jean Bruhnes Delamare, *L'homme et la charrue à travers le monde*, Paris, Gallimard, 1955.

⁶. Alain Ferdière, François Malrain, Véronique Matterné, Patrice Méniel, et Anne Nissen-Jaubert., *Histoire de l'agriculture en France de la Protohistoire au Haut Moyen Âge*, Paris, Errance, 2006 ; Alain Ferdière, « Labour, araire, techniques et outillage », *Revue archéologique du centre de la France*, Tome 47, 2008, rubrique 203, note 64.



La charrue à un soc

Elle est composée d'un *avant-train* à deux roues relié de façon souple à l'*age*, poutre horizontale sur laquelle est fixée le *coutre*, celui-ci est un couteau qui coupe la terre verticalement. À l'arrière, l'*age* supporte l'*étançon* sur lequel est fixé le *soc*, couteau qui coupe la terre horizontalement et le *versoir* qui la retourne. L'*age* est prolongé par deux *mancherons* qui servent au laboureur à guider l'engin. Le *coutre* était parfois précédé par une *rasette*, couteau horizontal (semblable au *soc*) coupant les racines à faible profondeur, en vue de faciliter la pénétration.

La charrue réversible à deux socs

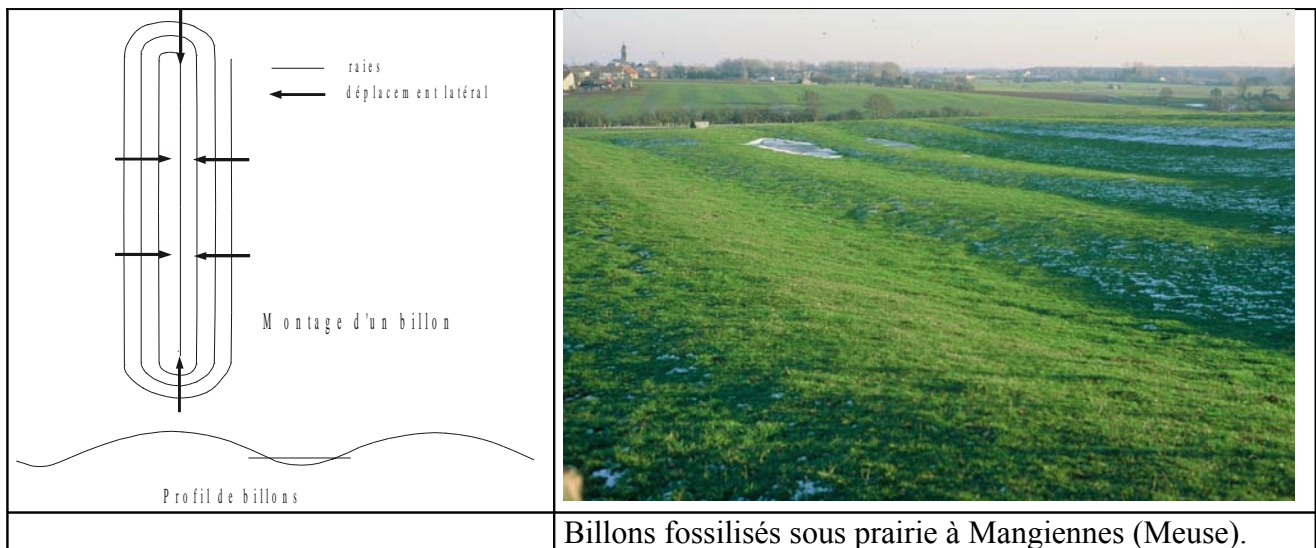
Les parties constitutives de base : *coutre*, *soc*, *age*, *étançon*, *versoir*, sont également présents. L'outil est composé de deux ensembles disposés de façon symétrique de part et d'autre de l'*age*. Pour les labours à plat, ou en rideaux, cette disposition permet de toujours verser du même côté à l'aller comme au retour⁷.

Les champs en lanières

Les billons

En Lorraine, le labour en billons se pratiquait à la charrue à un soc. Le laboureur adossait les *raies* les unes contre les autres en faisant le tour du champ en commençant par l'*axe* et en tournant à droite (avec une charrue versant à droite). Les premières raies sur l'*axe* du champ constituent l'*enrayure* et le creux entre les raies latérales de deux champs constitue la *dérayure*.

⁷. Sous la direction de Ernest Chancrin et Rémi Dumont, *Larousse agricole*, Paris, Larousse 1921, p. 291 à 298 ; Sous la direction de Marcel Mazoyer, *Larousse agricole. Le monde paysan au XXI^e siècle*, Paris, Larousse, 2002.

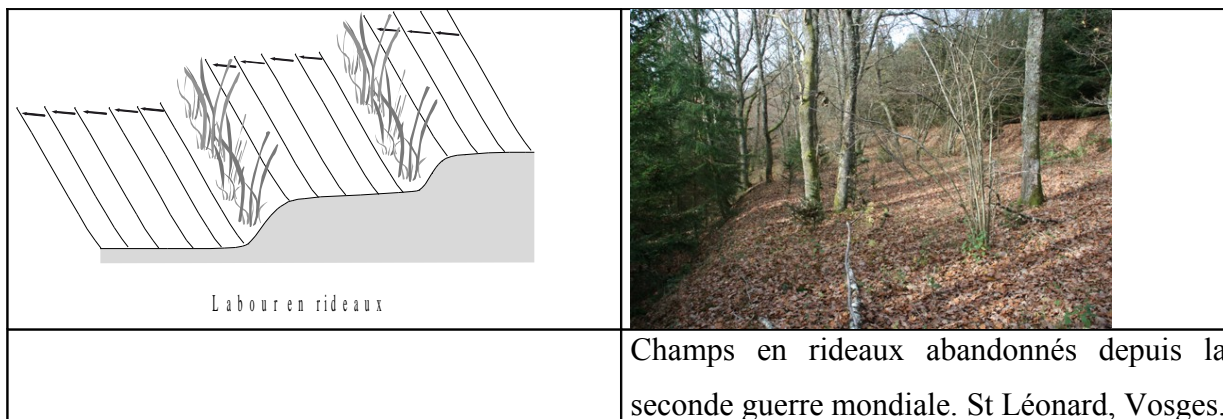


Billons fossilisés sous prairie à Mangiennes (Meuse).

Cette technique produit un relief volontairement bombé, dans l'axe du champ d'où la dénomination parfois utilisée de planches bombées. En Lorraine, dans les terres argileuses imperméables, cette technique visait surtout à assurer l'évacuation des eaux de pluie. L'eau en excès s'écoulait du sommet du billon vers les bords et était évacuée par les dérayures vers le bas de la pente. Les parcelles sont pour cette raison toujours orientées dans le sens de la pente. Une parcelle large peut comporter plusieurs billons. Cependant, dans le cas général, un billon correspond à une seule parcelle qu'il permet de bien individualiser, même lorsque le sol est perméable. En Lorraine, la largeur des billons correspond souvent à celle des parcelles. Celle-ci varie de 6 à 12 m. avec une moyenne de l'ordre de 7 à 8 m. Le dénivelé est de 0,40 m à 0,80 m. Le relief est constitué d'une succession de profils convexes nettement séparés par le fossé de la dérayure dont le profil est très ouvert.

Les rideaux

Lorsque la pente était conséquente, sur le Pays Haut des côtes de Moselle ou sur les reliefs des Vosges, l'érosion pouvait être rapidement importante et visible, de fait, et pour limiter ses effets, les labours y étaient pratiqués, non plus dans le sens de la pente, mais perpendiculairement à celle-ci. La charrue, pourvue de deux socs opposés était réversible, le laboureur versait vers l'extérieur de la pente, en bout de ligne, lors de la manœuvre de demi-tour, il retournait la charrue, de manière à toujours verser vers l'extérieur de la pente. Ce mode opératoire donnait une succession de dénivelés en "marches d'escaliers". La surface des champs tendait à être plane, les courts espaces entre deux champs avait une très forte pente et n'étaient pas labourés. Ils étaient occupés par de la végétation (herbe, arbres et arbustes) qui contribuait à limiter l'écoulement de l'eau et à bloquer les sédiments.



Les crêtes de labour

La crête de labour (la dénomination allemande *Ackerberg* est également utilisée en France) est un relief involontaire qui se forme lentement en bout de champ, le long de la limite du quartier, perpendiculairement au sens des parcelles quel que soit le mode de labour, à plat ou en billons. L'accumulation des terres est provoquée par l'effet d'entraînement de la charrue et son nettoyage en fin de raie. Les cas observés indiquent une élévation comprise entre 0,60 m. et 1,20 m. au dessus du substrat et une longueur de développement de 6 à 20 m.⁸ En 1980, le géographe Henry-Jacques Callot⁹ indiquait qu'en Lorraine les crêtes de labour étaient quasi inexistantes. Ce dernier dit que parmi les très rares *ackerberge* lorrains, ceux du finage de Viéville-en-Haye (Meurthe et Moselle) sont les plus nets, bien que de petite taille. En réalité, ce ne sont pas les crêtes de labour qui sont rares mais leur étude systématique. La hauteur des crêtes en Lorraine reste loin de certains exemples alsaciens ou de la vallée de la Loire où elles atteignent parfois 2 m. Cette discrétion peut expliquer le manque d'observations mais aussi du fait qu'elles soient difficilement perceptibles en raison de la grande longueur de développement et de leur faible hauteur qui les rendent difficilement perceptibles aux regards non avertis.

Il reste à déterminer les raisons de leur présence ou de leur absence sur les différents types de terrains. Certains quartiers sont pourvus de crêtes à chaque extrémité (Vitry-sur-Orne), d'autres à une seule limite. La technique du demi-tour peut plus ou moins favoriser la formation de la crête. S'il s'agit d'un quartier qui aboutit sur un chemin, ce dernier sert d'espace de demi-tour et le labour se fait en ligne droite jusqu'à la limite et reprend sur celle-ci. De ce fait on observe souvent une « remontée » plus ou moins prononcée de la terre du champ vers le chemin (ou l'actuelle route). Le même phénomène se produit lorsque le quartier perpendiculaire a une servitude de « tournaille ». Dans ce cas, une partie du quartier voisin sert au demi-tour des attelages. La toponymie peut dans ce cas aider à retrouver ces endroits favorables. En pays romanophone, il s'agit de : tournaille, tournière, pointière, fourrière. En pays germanophone les termes issus de *wenden* (*anwender*,

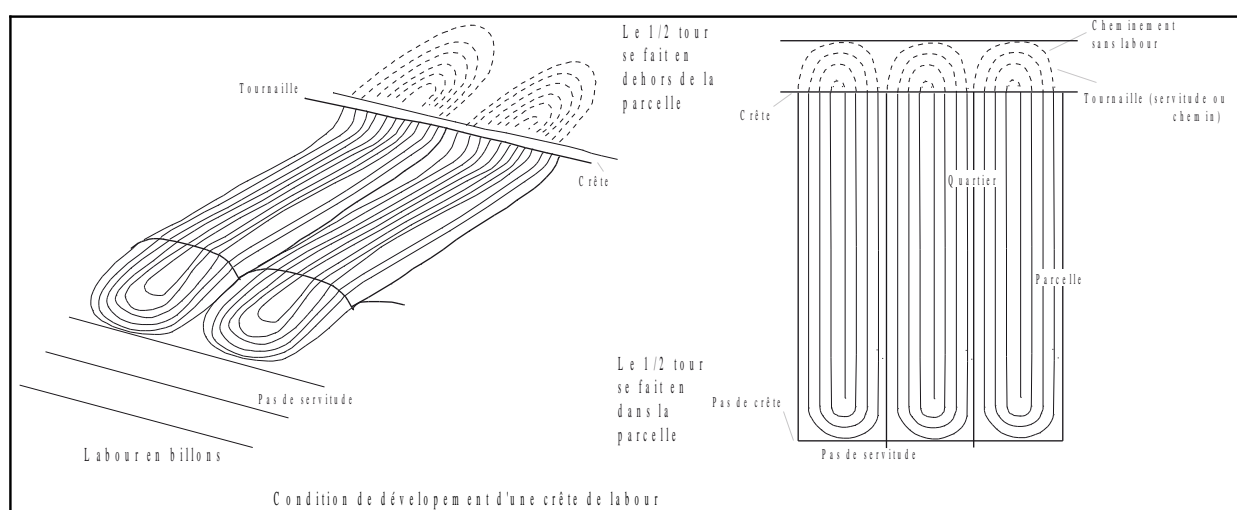
⁸. Jean-Marie Blaising, « Les structures du paysage d'openfield en pays thionvillois », *Les Cahiers Lorrains*, n°1, mars 2000, Metz, Société d'histoire et d'archéologie de Lorraine, 2000, p. 19-28.

⁹. Henry Callot, *La plaine d'Alsace, modelé agricole et parcellaire*, Nancy, Université de Nancy 2, 1980.

wendling ...) ou *drähen* sont à rechercher. Lorsqu'il n'était pas possible de dépasser la limite du quartier (haies, obstacles divers, absence de servitude de tournaille...) le demi-tour se faisait bien avant la limite en remontant la terre sur le billon, de cette manière, il n'y avait d'accumulation en cordon continu en bout de quartier.

La crête de labour est conservatrice

À Vitry-sur-Orne (Moselle) une crête a été relevée, elle s'est formée sur l'ancienne rue du village de Vallange abandonné au XV^e siècle. Après l'abandon, cette ancienne rue est devenue chemin de champ entre deux quartiers de culture. L'accumulation des 0,80 m. de terres de la crête a duré environ cinq siècles. Cette accumulation a protégé les fragiles vestiges des maisons du village disparu contre le passage répété... des charrues. Ces vestiges furent découverts en 2001 à l'occasion de sondages archéologiques préventifs préalables à l'aménagement d'un lotissement. Du fait de leur bonne conservation, la fouille de ces vestiges a été estimée à un prix jugé prohibitif par l'aménageur et le plan du lotissement fut modifié et cette zone évitée. Dans ce cas, la charrue a été l'outil de conservation qui a fait que le résultat du travail d'un arpenteur au IX^e siècle a fini par influencer le tracé d'un lotissement au même endroit, mais au XXI^e siècle ¹⁰.



¹⁰. Jean-Marie Blaising et Franck Gérard, « Interest of the archaeological study of « akkerbergs » for recognizing Early Medieval rural settlements in Lorraine (France, VIII^e-XX^e centuries) », sous la direction de Fechner K. & Devos Y., *Enclosed surfaces and buried soils as key sources in Archaeology and Pedology. Contributions to the Archaeology of enclosures, fields, gardens and houses*, (papers of the EAA congress of Krakow), British Archaeological Records, International Series, Londres, 2010 ; Sandrine Robert, « Comment les formes se transmettent-elles », *Études rurales*, Paris, CNRS, 2004.



Coupe d'une crête de labour accumulée sur un chemin séparant deux quartiers de culture à Vitry-sur-Orne (Moselle) sur le site du village disparu de Vallange.

L'érosion agricole

L'érosion n'est possible que sur des sols nus. Dans la région concernée, durant l'holocène, les sols ne sont jamais à nu, car toujours couverts de végétation qui protège les sédiments contre l'impact des gouttes de pluie (rain-splash). Le labour était la principale cause de mise à nu des sols. Les champs labourés engendrent une érosion en nappe et les chemins d'accès l'érosion en rigole.

L'érosion en nappe : l'impact des gouttes de pluie sur les éléments constitutifs des sols entraîne une séparation des éléments fins des éléments plus grossiers. L'écoulement de l'eau entraîne les éléments fins (eau boueuse) et laisse en place les éléments grossiers tels que sables, graviers, pierres... (à observer après une pluie sur un décapage). Cette érosion est dite "en nappe" car il y a un prélèvement de sédiments sur une vaste surface, mais sur une très faible épaisseur. Cette érosion est peu démonstrative, mais sur le long terme, la quantité de terre enlevée s'avère très importante.

L'érosion en rigole : l'eau en s'écoulant dans la pente se canalise dans des creux préexistants (ornières, fossés). L'augmentation de la quantité d'eau et de sa vitesse (du fait de la canalisation) entraîne outre les éléments fins, également les éléments grossiers (y compris les grosses pierres) et contribue à creuser plus ou moins profondément l'ornière ou le fossé d'origine ¹¹.

Les vestiges sédimentaires

Lors des investigations archéologiques de la ligne à grande vitesse est européenne, un chantier sur la commune de Saint-Epvre, a concerné le fond de vallée de la Nied (rivière du plateau lorrain au nord de la Lorraine, affluent droit de la Moselle) et un vallon. Cette fouille a permis, entre

¹¹. Sous la direction de Marcel Mazoyer, *Larousse agricole. Le monde paysan au XXI^e siècle*, Paris, Larousse, 2002, p. 270-271.

autre, de mettre en évidence le comblement du fond de vallée par des sédiments fins entre la fin de la dernière glaciation et nos jours ¹². À une profondeur d'environ 3,20 m. sous le niveau actuel, les vestiges du fond de vallée "naturel", avec des débris végétaux de toutes sortes ont été datés d'il y a environ 10 000 ans par le radiocarbone. Le premier niveau datable de ce comblement se situe à 3 m. sous le niveau actuel, l'étude des tessons de céramique de ce niveau indique une "ambiance" protohistorique avec des tessons datables du premier millénaire avant notre ère. Il scelle une vingtaine de centimètres de sédiments fins, résultant d'une érosion naturelle probablement insignifiante de sept premiers millénaires de l'holocène, mais plus sûrement de l'érosion agricole depuis le début du néolithique (vers 5500 avant notre ère) soit quatre à cinq centimètres par millénaire, ce qui est très faible mais pas insignifiant. Ceci confirme les hypothèses quant à la faible densité de l'occupation humaine durant ces temps et, de fait, leur faible impact sur le milieu ¹³. Pour le premier millénaire avant notre ère, l'accumulation de sédiments fins est d'environ 0,65 m., soit quinze fois plus que durant les quatre millénaires précédents. Ceci confirme les hypothèses des trente dernières années d'archéologie préventive : durant le premier millénaire avant notre ère, on assiste à une intensification de l'occupation et une pression accrue sur le milieu ¹⁴. Durant le premier millénaire de notre ère, la couche de sédiments est de 0,60 m à 0,80 m, soit du même ordre que durant le millénaire avant notre ère. Sur la fouille de Saint Epvre, un niveau résultant d'un habitat datable des IX^e-X^e siècle scelle ces couches. Ce niveau est lui même recouvert par environ 1,5 m. de sédiments résultant de labours en billons dont les profils caractéristiques ont été relevés au bas de la pente du vallon. Ces profils ont par ailleurs entamé les couches d'habitat du haut Moyen Âge.

Durant le dernier millénaire, l'érosion agricole a donc provoqué autant de remblaiement du fond de vallée que durant les six premiers millénaires d'agriculture. La moyenne est de 15 cm par siècle, donc environ 5 cm par génération de trente ans, ce qui rend le phénomène relativement imperceptible à l'échelle d'une vie humaine. Les études micromorphologiques menées par Anne Gebhardt (Inrap) sur les sédiments des anciens billons et la comparaison faite avec des sites témoins montrent des traits caractéristiques induits par le labour à la charrue qui sont différents de ceux induits par l'araire ou la bêche ¹⁵.

¹². Jean-Marie Blaising, « Formation des paysages en pays de Nied », *Cahiers des Pays de la Nied*, Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, n° 40, décembre 2003, p. 1 à 9 ; Jean-Marie Blaising, « Traces agraires », *Cent mille ans sous les rails*, Paris, Inrap, 2006, p. 92 et 93.

¹³. Jean-Paul Demoule, (sous la direction de), *La révolution néolithique en France*, Paris, Inrap, 2007.

¹⁴. Vincent Blouet, « Données récentes sur l'habitat de l'âge du Bronze en Lorraine », *L'occupation du sol à l'Âge du Bronze en Europe*, actes du colloque international de Lons-le-Saunier, Paris, CTHS, 1992, p. 177 à 193 ; Laurent Carozza, et Cyril Marcigny, *L'âge du Bronze en France*, Paris, Inrap, 2007.

¹⁵. Anne Gebhardt, « Analyse micromorphologique des modifications apportées à la structure du sol par différents outils », *Archéologie aujourd'hui, archéologie expérimentale*, Paris, La terre, 1991, p. 223-228 ; Sous la direction de Joëlle Burnouf et Anne Gebhardt, *Archéologie Médiévale en France, le second Moyen Âge XII^e-XVI^e siècle*, Paris, La découverte-INRAP, 2009.

Durant le dernier millénaire trois éléments ont contribué à modeler le paysage lorrain actuel, à partir d'un milieu déjà profondément transformé par deux millénaires d'agriculture de plus en plus pressante : les communautés villageoises, le parcellaire en lanières et un outil : la charrue. L'ancienne société rurale disparue, la nouvelle agriculture continue d'utiliser la charrue, mais autrement, avec des conséquences qui, pour certaines, s'avèrent déjà regrettables au bout d'une génération. Dans ces paysages, par le passé, tout jardin a été établi dans un milieu en transformation lente et continue. L'hydrologie, les zones inondables, ont évolué et les implantations et plantations qui étaient possibles au XVI^e ou au XVII^e siècle ne le sont plus toujours aujourd'hui dans les mêmes conditions. Tout jardinier devrait se souvenir qu'il travaille dans la trace d'un laboureur et des conséquences de l'usage millénaire d'un outil : la charrue.

Illustrations graphiques : DAO Sabine Baccega (Inrap). Photographies : Jean-Marie Blaising.

Évolution des outils de jardin de la préhistoire à nos jours

Guillaume Pellerin, architecte DPLG, collectionneur et propriétaire du jardin botanique de Vauville

L'histoire des outils de jardin est indissociable de l'évolution des jardins, toujours en filigrane de toutes les grandes civilisations. C'est sur les grottes du paléolithique soit vers 40 000 ans avant Jésus Christ que l'on retrouve la première représentation d'outils. Les bas reliefs et les peintures murales égyptiennes, comme les enluminures du Moyen Âge, sont assez précis sur les outils employés à l'époque, et si Noé, échappant au déluge, fut le premier voyageur chargé de plantes et d'outils de jardin, il oublia seulement d'en dresser le catalogue.

L'homme, ayant découvert que la culture et l'élevage pouvaient gommer de son esprit l'angoisse d'assurer la nourriture quotidienne, la sédentarité, situation nouvelle, va représenter un moment historique dans le cours de l'humanité. Les populations avaient développé des instruments à base de bois, d'os et de pierres adaptés à leur défense mais aussi à leur type de chasse et de cueillette. Il va falloir maintenant les adapter au travail régulier des sols autant qu'aux procédés culturels des espèces endémiques cultivées peu à peu sous leur contrôle. Pendant des siècles ces sociétés articulèrent leur production vivrière autour d'instruments aratoires simples qui n'évoluèrent que très lentement en fonction de la découverte et de la maîtrise des métaux. La pelle, la bêche, la pioche et la houe demeurent les quatre instruments de base mis au point par les sapeurs des légions romaines pour établir leurs camps. Leur forme n'a pratiquement pas changé depuis leur création mais leur emploi, devenu plus pacifique, se répandit en suivant la progression des conquêtes, car ils furent rapidement détournés par les cultivateurs pour travailler le sol. Ce n'est qu'avec les mouvements migratoires de sociétés organisées, comme les opérations militaires et les Croisades que les échanges de végétaux et l'observation des instruments de culture locaux vont s'accélérer. Les croisés vont rapporter du Moyen-Orient de nouvelles techniques d'irrigation. Ces techniques seront encore améliorées lors de l'occupation maure en Espagne ainsi que par les observations faites lors de la conquête du Pérou par les Espagnols.

Tuyaux en terre cuite, drains, bassins, système d'écluse et de répartition des eaux, vont libérer les horticulteurs et les maraîchers de l'épuisante et obsédante corvée de l'arrosage, et accroître considérablement les surfaces cultivées. À cette époque ce sont les monastères et les abbayes qui collationnent et transmettent la connaissance des plantes et les techniques horticoles.

Parallèlement, les grandes découvertes des XV^e et XVI^e siècle feront évoluer autant les mentalités que les techniques. C'est l'époque de la laïcisation du savoir. Les voyageurs au long cours sont parfois forts surpris de rencontrer de vieilles civilisations aux pratiques horticoles ancestrales et maîtrisées. Ils découvrent que les Mayas maîtrisaient parfaitement l'eau et la culture dans des conditions topographiques souvent délicates.

L'art des jardins va sortir des murailles fortifiées et prendre son essor, et par le développement du commerce, bon nombre de pays vont participer à la découverte et à l'acclimatation de nouvelles plantes comme de nouvelles techniques. Des bagages des voyageurs, des caravanes des marchands, et pour l'Ouest des ponts des navires affluèrent de nouveaux végétaux qui se répandirent rapidement dans toute l'Europe ; un milieu scientifique apparaît parallèlement à l'essor d'une classe de marchands, qui s'engouffrent alors sur les nouvelles routes terrestres et maritimes.

Les jardiniers vont devoir rapidement observer et comprendre les cycles de croissance, les modes de reproduction et de multiplication de nouveaux végétaux et trouver des solutions techniques à leur acclimatation. Les cours royales se développent et une compétition entre princes et mécènes imprime un mouvement qui présidera aux nouvelles créations végétales, à la réorganisation de l'espace et à la mise au point de nouvelles techniques comme la greffe, le marcottage, l'hybridation et la taille. Les couteliers vont donc améliorer et adapter les couteaux ordinaires, affiner les aciers et les tranchants des lames, réduire les tailles des manches et doter les greffoirs d'une spatule en cuivre ou en os que nous utilisons encore aujourd'hui, le tout avec un soucis constant de sécurité car se blesser peut devenir rapidement un handicap vital.

Pour observer et maintenir les nouvelles acquisitions, les premiers jardins botaniques sont créés à Maerbourg en Allemagne en 1530, à Padoue en Italie en 1546 et à Montpellier en 1596. Dans ce XVI^e siècle en effervescence, de nouvelles plantes arrivent sans arrêt des colonies dont les comptoirs servent de relais.

Les échanges Chrétienté / Constantinople et Chrétienté / Amérique apporteront nombre de végétaux qui bouleverseront les modes alimentaires. La mode des jardins dessinés impose pour l'implantation et le tracé des mesures précises, et par la même, des outils fiables. Ces instruments, directement dérivés des appareils scientifiques de la navigation vont permettre les alignements réguliers et la transcription sur le terrain des dessins et relevés des architectes de jardin. Les compas, réservés aux tracés des mathématiciens vont changer de taille pour passer dans les jardins, les boussoles, rapporteurs d'angle, niveaux, et autres chaînes d'arpenteur vont rendre les mesures beaucoup plus sûres. Même les pots de terre cuite vont changer de forme : plus haut et étroit pour les plantes alpines, avec de gros bourrelets sur le bord pour épargner les tiges des fraisiers et des géraniums, munis de trous pour laisser passer les racines aériennes des épiphytes et autres

orchidées. Les retours par mer des voyages au long cours et l'impérieuse nécessité de maintenir les plantes vivantes durant les traversées (qui peuvent durer plus de trois mois) vont voir apparaître l'emploi de caisses emplies de terre, de tontines en osier, de paniers de transport en éclisse de châtaignier, de corbeilles en bambou refendu garnies de tuteurs ou de couvercles amovibles. Des abris mobiles dont les montants de métal sont garnis de verre protègent les plants des embruns ou du soleil. Sur le pont des navires, des planches de bois assemblées forment des cadres emplies de terre, à l'image des plessis du Moyen Âge, où sont plantés directement les végétaux. De ces cadres dérivent les châssis utilisés pour démarrer semis et jeunes plants dans les potagers. Ces moyens mobiles, interprétés pour la culture en terre, seront récupérés par les jardiniers pour améliorer les cultures forcées. Les châssis de jardin, les cloches de verre, les combrières, les abris mobiles compléteront la panoplie du jardinier. Les ports vont alors développer des jardins botaniques, et La Rochelle mais surtout Nantes, Brest, Toulon ne vont pas échapper à cette règle qui se généralise sur les côtes françaises.

Ces nouvelles plantes, fragilisées par les soins aléatoires prodigués durant le transport, vont accélérer la construction des abris, orangeries, serres. En 1550, Daniele Babbaro construit à Padoue un *viridarium* où seront conservées l'hiver les plantes les plus fragiles. En 1559, un *ambularium*, sorte de grand abri chauffé l'hiver par des braseros est construit dans le jardin botanique de Leyden aux Pays-Bas, et si ces constructions étaient connues et utilisées depuis les Romains, jamais elles n'avaient engendré un tel développement. Les serres de l'Électeur Palatin à Heidelberg, créées en 1619 par Salomon de Caux, sont restées célèbres car elles abritaient plus de 400 arbres.

Les italiens de Murano maîtrisent mieux la production de verre à plat et la taille des surfaces disponibles va considérablement influencer le dimensionnement des châssis de vitres et par la même la taille des ouvrants et constructions vitrées destinées au jardin. Pour l'anecdote, notre mot « resserrer » vient alors directement de l'action de remettre en serre. Tailler un arbre devient plus un signe destiné à affirmer son autorité et sa maîtrise de la végétation qu'à exprimer une recherche esthétique. Croissants, ébranchoirs, échardonnoirs viendront en aide aux jardiniers pour obtenir les alignements rectilignes recherchés par les concepteurs des jardins et la volonté de leurs commanditaires. Contenant du métal, qui en élève le coût de fabrication, les outils sont faits à la demande, à l'unité et sur mesure. L'ergonomie s'adapte à la morphologie de chaque utilisateur. Les jardiniers des jardins d'acclimatation ou jardins botaniques vont commander des outils spéciaux adaptés à chaque culture et chaque nouvelle plante. Pincés à cactus, truelles à fougères... Mais c'est surtout le raffinement et la recherche de l'efficacité liée à l'esthétisme qui vont caractériser l'évolution des nouveaux outils, objets d'usage quotidien. Les plus soignés d'entre eux, comme les greffoirs, les serpettes de poche et de cueillette sont finement travaillés. Leur lame est souvent ornée de motifs, floraux pour la plupart, de guirlandes, de rinceaux ou de devises telles que « Tout vient

de Dieu ». Les plantes à soigner augmentant, leur connaissance et leur mode de culture échappe aux règles ancestrales quasi empiriques. C'est l'émergence d'un métier nouveau qui ne cessera d'être de plus en plus recherché : maître jardinier. Pour rivaliser avec la profusion sans cesse renouvelée de la nature, les princes amateurs de jardin cherchent à obtenir par greffage un fruit nouveau aux saveurs inconnues, symbole de pouvoir et de domination.

Les couteaux de jardiniers, les greffoirs, les instruments de coupe à la précision chirurgicale vont être demandés aux taillandiers ou aux couteliers spécialisés. Ils feront plus tard la réputation des centres situés près de gisements de fer comme Tolède, Solingen, Thiers ou Sheffield. Les exigences de l'art topiaires, la taille des buis, des arbres, bosquets et autres vignes, la mode et le goût pour les arbres taillés en charmille vont exiger des instruments au tranchant fiable, aux axes bien assurés qui donneront naissance aux scies, cisailles et ciseaux réservés à l'unique usage du jardin. Partout cependant, nous retrouverons un souci de sécurité quasi obsessionnel, mais bien compréhensible à une époque où la médecine comporte beaucoup d'aspects aléatoires. Les manches sont courbes ou renflés s'ils sont en bois, striés à gros traits s'ils sont en corne ou plus sûrement encore choisis en bois de cervidés dont les boursouflures et aspérités naturelles assurent une bonne prise de main.

En observant les outils de cette époque ceux-ci peuvent nous sembler petits. N'oublions pas qu'un nouvel art de vivre s'annonce et que ce sont les femmes qui s'occuperont le plus souvent des jardins alors que les hommes sont aux champs ou à la guerre. L'arrosoir connaît lui aussi de nombreuses évolutions. Aux formes directement dérivées des cruches de cuisine, tourné en terre cuite naturelle et cuit au four par le potier local et s'être appelé «chantepleure» il portera, avec l'utilisation du métal, le cuivre notamment, le joli nom de «vaisseau de jardin ». Ce n'est qu'avec l'emploi du zinc qu'il épousera la forme ovoïde destinée à épargner les mollets des jardiniers. Le vannier tient aussi en rôle très important. Outre les palissades, les portillons de jardin, les arceaux pour soutenir les grimpants, les fascines pour tenir les terres, les hottes, les paniers, les claies, les mannes de transport, de récolte ou de séchage... sont fabriqués à l'aide d'osier, travaillé brut ou écorcé, souvent fendu à l'aide d'un fendoir de buis et retravaillé à la faucille à osier. Ces objets usuels et pratiques tant par leur légèreté que leur solidité et leur résistance à l'humidité permirent à bon nombre de savants de nous rapporter ces nouvelles espèces. L'acheminement « à bon port » se fit grâce aux emballages souples et légers d'osier, de ronce, de châtaignier ou de saule, tressés en tontines, en corbeilles, ou en panier.

Avec l'esprit d'entreprise et l'extension des échanges avec le Nouveau Monde, l'apparition de nouvelles techniques horticoles va suivre les découvertes botaniques. Ce développement se retrouve tout au long du XVII^e siècle où le philosophe Pascal perfectionnera la technique de la brouette. Le XVIII^e siècle ne sera avare ni de noms ni de formes et la colossale encyclopédie de

Diderot et d'Alembert en sera un fidèle et important reflet. Curiosité botanique et volonté scientifique génèrent alors de savantes expéditions. Des noms comme Cook, Banks, Fraiser, Bougainville nous sont familiers et leurs découvertes nous parvinrent grâce à l'utilisation de nouvelles méthodes de transport et de conservation des plantes vivantes, comme la caisse de Ward.

Avec ces apports, la flore européenne, jusque là fort limitée, va connaître un essor considérable. Les expéditions surent profiter de l'amélioration des techniques de fabrication du verre à vitre pour développer châssis articulés et caisses de culture directement implantées sur le pont des navires. Cette impérieuse nécessité de protéger les plantes des vents, des embruns ou de l'ardeur du soleil aboutira à la maîtrise de l'atmosphère des abris, au développement des paillasons de seigle ou des stores mobiles en bois, à la ventilation contrôlée des abris. Ces techniques seront reprises pour les projets de construction des serres et des jardins d'hiver dont les structures se développeront dès la fin du XVII^e pour connaître leur apogée avec l'impressionnant Crystal Palace construit en 1851 à Londres par l'ingénieur Paxton. Les moyens de chauffage et de circulation d'eau chaude seront alors appliqués à la culture sous abri.

Devant les possibilités grandissantes d'un marché en pleine expansion dont les demandes vont croître parallèlement avec la rapidité des moyens de transport et de distribution, les industriels vont développer le commerce des instruments d'horticulture. Les grandes expositions universelles tout comme les concours locaux de floralies vont faire découvrir au plus grand nombre civilisations et plantes jusqu'alors ignorées, et influencer le besoin d'adapter des outils de culture spécifiques. C'est l'apparition du déplantoir à fougères et sa lame toute en longueur, des vitrines-serres d'appartement, des fumigateurs sur pieds, des tourniquets d'arrosage, des seringues de traitement. Il suffit de feuilleter les catalogues des fournisseurs pour constater que le choix offert à la clientèle est sans rapport avec notre choix actuel. C'est aussi vers le milieu du XIX^e siècle que se développent les progrès de la chimie, qui viendra en aide aux horticulteurs, car l'augmentation des échanges transcontinentaux multiplie les risques involontaires de propagation des maladies cryptogamiques ou d'invasion de parasites. Avec la fin du premier conflit mondial, les usines de l'industrie chimique réservées aux productions destinées à l'armée, doivent se tourner vers de nouveaux débouchés. Elles répondront aux besoins de la chimie horticole par une reconversion en produits curatifs, de traitement ou se tourneront vers la fabrication d'engrais. Pompes, pulvérisateurs, brumisateurs, le plus souvent en cuivre, garniront les étagères des resserres et cabanes de jardin. Faut-il citer en conclusion l'apparition des véritables troussees de « chirurgie botanique » composées d'outils spécifiques aux soins des bonsaïs, ou les panoplies comprenant des manches aux lames interchangeables et les nécessaires à pollinisation.

Le monde des outils de jardin a discrètement mais efficacement évolué, filigrane indispensable de l'obtention de belles plantes symboles de la réussite des jardins. Quelques événements marquants

comme l'invention du sécateur par le Marquis de Molleville vers 1795 et sa vulgarisation vers 1830 vont souligner d'un point d'orgue l'évolution des outils de jardin, mais la plupart du temps suivant la patiente sagesse des jardiniers, ils ont pris le temps d'une évolution hors des phénomènes de mode pour nous apporter efficacité, économie de fatigue et sécurité maximum dans leur emploi.

**« et au centre, un jardinier tenant une bêche... » :
outils de jardins et attributs du travail, XV^e et XVI^e siècles**

Marie-Blanche Potte, conservateur du patrimoine,
chef du service Culture, Conseil régional d'Auvergne

*L'outillage est un aspect des techniques, c'est un des moyens de connaître une société, ses conflits, ses aspirations [...] L'homme « ne vit pas seulement de pain », il vit à la fois de ses outils et de la société qu'il imagine vivre*¹⁶

Les outils à la main, nourris d'images et de récits... Quelle société l'homme médiéval, et l'homme moderne qui lui succède, imaginent-ils vivre ?

L'Éden, un jardin sans outils ?

S'agissant de l'iconographie occidentale du jardin, il est chaque fois nécessaire de revenir à l'Éden qui, tel que présenté dans le second livre de la genèse, pour être perdu, n'en est pas moins au centre de notre manière de concevoir tous les jardins.

Le jardin dans lequel Adam est placé n'est pas, et pour cause, l'objet d'une fréquente figuration des outils. Si le créateur l'a « planté » (Genèse 2, 8 : *Yahvé planta un jardin en Éden, à l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait modelé*), il ne serait pour autant pas concevable de le représenter faisant, notamment avec un outil venant parachever sa main. Alors qu'il est proposé par le texte de la genèse comme un artisan (il plante Éden, et modèle l'homme) il est, de manière anthropomorphique, potier et jardinier¹⁷ sans pour autant que ne soit figuré – la difficulté est trop grande, l'interdit vétérotestamentaire veille encore – le moment d'un tel ouvrage.

Et Adam, quant à lui, reçoit la curieuse injonction de « le cultiver et le garder » (Genèse 2, 16-17).

¹⁶. *L'outillage agricole médiéval et moderne et son histoire* - Actes des XXIII^e Journées Internationales d'histoire de L'abbaye de Flaran, 7-9 Septembre 2001, Toulouse le Mirail, 2001.

¹⁷. Olivier-Marie Ricomini, « Les jardins de la Bible, un regard sur le monde, sur l'homme et sur Dieu », *Polia, revue de l'art des jardins*, n°3, printemps 2005, p. 75 à 93.

La lecture que fera saint Augustin de ce passage est éclairante quant à la posture d'Adam dans ce jardin-ci : « pour le cultiver et pour le garder : examinons le sens attaché à ces derniers mots. De quel travail, de quelle surveillance peut-il être question ? Dieu a-t-il voulu que le premier homme se livrât à l'agriculture ? Ne serait-il pas invraisemblable qu'il l'eût condamné au travail avant sa faute ? On pourrait le penser, si l'expérience ne démontrait pas que l'homme parfois prend un plaisir si vif à travailler la terre, que c'est un supplice pour lui d'être arraché à cette occupation »¹⁸.

Saint Augustin dès lors fonde et abonde une pensée qui dominera la représentation de l'Éden : celle d'un jardin donné, dont le travail, s'il est demandé à Adam, n'a pas pour but de faire croître l'Éden, mais de répondre à un besoin intrinsèque de l'homme¹⁹. Nulle peine attachée à ce travail (la terre et le ciel bénéficiant d'une « éternelle bénignité », nous dit l'écrit augustinien), mais nul progrès non plus, dès lors qu'il n'est pas question de faire fructifier le jardin, mais de le conserver, de le garder.

Quel outil serait attaché à la seule conservation d'un jardin ? Et dénué de toute peine ? Nul connu, et l'Éden nous restera fermé ; Adam y est figuré debout, marchant, ou en station... et sans outil. L'iconographie refuse de retenir ce « travail sans peine », infigurable. Son rôle dans la conservation des lieux ne se fera pas à la force des mains, mais, nous dit Saint Augustin, en s'abstenant de toute faute qui le condamnerait à en sortir²⁰.

Mais sitôt le curieux rôle d'un jardinier conservateur assigné (dont l'expérience contemporaine des jardins historiques saisit toute la difficulté...), le drame est annoncé. Adam fait, nous dit Olivier-Marie Ricomini²¹, « l'expérience d'une alliance possible avec un dieu [...] mais aussi de la mise à mal de cette alliance ». La nature même du jardin, des jardins, est contenue dans cette double nature, et les auteurs du second livre de la genèse, nourris de l'expérience babylonienne, ne choisissent pas par hasard de situer le récit sous le paradigme du jardin : le jardin est tout à la fois paradis et annonciateur de sa déchéance ; la Fontaine, dans son poème d'Hortésie²², met à bas la splendeur de la muse en exposant son visage à venir, sa ruine promise, son sommeil de l'hiver. Le jardin contient son propre drame, ou du moins, à partir de la chute, tous les jardins le contiendront.

¹⁸. Saint Augustin, *Commentaire sur la genèse*, Livre VIII : *le paradis terrestre*.

¹⁹. *Ce n'était point un travail écrasant, mais comme un épanouissement de l'activité, charmée de voir les créations divines prendre avec son concours un aspect plus vivant et une fécondité nouvelle : c'était un sujet perpétuel de louer le Créateur lui-même, pour ce don de l'activité qu'il avait fait à l'âme unie à un corps, pour cette faculté qui s'exerçait dans la mesure du plaisir et non à contre coeur pour, satisfaire aux besoins inférieurs du corps*, Saint Augustin, *ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹. Olivier-Marie Ricomini, « Les jardins de la Bible », *op. cit.*

²². La muse de la peinture conteste à Hortésie, figure du jardin, sa beauté, déployant aux juges son portrait en hiver : « La meilleure partie de ses grâces y semblait éteinte, il n'y avait ni roses, ni lis sur son teint ; tout y était languissant et à demi mort, on ne voyait que de la neige et des glaçons où on avait vu les plus florissantes marques de la jeunesse », Jean de la Fontaine, *Oeuvres Galantes : Adonis, Le Songe de Vaux, Les Amours De Psyche*, Paris, Klincksieck, 1996.

Adam et l'outil : une punition

« Puis il dit à Adam : Puisque tu as obéi à la parole de ta femme et que tu as mangé de l'arbre auquel je t'avais défendu de toucher; la terre sera maudite à cause de toi; tu en mangeras dans la douleur tous les jours de ta vie. Elle te produira des épines et des chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre dont tu as été pris : car tu es poussière et tu retourneras en poussière ».

Adam condamné au travail de la terre donne lieu, jusqu'à la fin du Moyen Âge, à un premier motif iconographique fondateur de notre rapport à l'outil. Adam est condamné au labeur, ce travail que le Moyen Âge appelle *labor*, le distinguant de l'*ars*. Tous deux sont « travail », mais le *labor* – qui nous lègue le « labour » – implique la peine, le corps qui plie sous le poids, quand l'*ars* relève du bel ouvrage.

Adam chassé tient, bien souvent, la houe. Ce n'est pas systématique²³, mais le motif de l'Adam maniant la houe est récurrent, et semble durant le Moyen Âge occidental dominant sur les autres outils.

La peine à laquelle est condamné Adam s'incarne dans cette houe. Elle permet aux peintres, sculpteurs ou mosaïstes de faire ployer le corps du condamné sous le poids de sa faute. Adam n'est plus debout comme il l'était au jardin, il plie comme plie le paysan sous le *labor* qui l'oblige. Il n'appartient plus à Adam de conserver et de profiter d'un ciel béni. Il doit faire avec le prix du drame. Condamnés au cycle. Puisque désormais l'homme porte outil, voyons ce qui justifie qu'il en ait eu besoin.

Au sixième jour, le Créateur disait d'Éden : « Voici que je vous ai donné toute espèce d'herbes portant semence, toute espèce d'arbres fruitiers portant semence, afin qu'ils vous servent de nourriture ». Pourtant les arbres d'Éden ne connaissent pas l'hiver, ils portent nous dit-on à la fois des fleurs, des feuilles et des fruits, Éden est un jardin sans cycles. Comme le drame n'y est pas – pas d'hiver, pas de fin promise pour l'homme – la ruine n'advient que par la faute... et les semences dont parle la genèse ne dorment pas dans l'attente du retour de temps meilleurs, mais elles côtoient les fruits et participent de l'éternel printemps. Éden ne croît pas (ni en étendue, puisqu'il est enclos, ni en hauteur puisqu'il serait antinomique d'y concevoir de « jeunes plants ») ; ils sont absents, du

²³. Déjà au V^e siècle, plusieurs bibles intègrent la narration de la Genèse et la condamnation d'Adam au travail de la terre sera reprise jusqu'à la fin du Moyen Âge. Suivant l'époque, les régions ou encore les modèles iconographiques, Adam est figuré avec une houe ou une bêche à la main. Plus rarement il fouille le sol avec un araire ou une charrue, notamment dans les programmes sculptés de l'Espagne romane. Ces représentations d'Adam laboureur se retrouvent également en Scandinavie, durant la seconde moitié du XV^e siècle. D'autres tâches occupent Adam : au XI^e siècle, sur un coffret en ivoire conservé à Darmstadt et dans la Bible de Ripoll, Adam moissonne les blés. Dans un Miroir de l'Humaine Salvation ou dans un Ars morendi, tous deux du XV^e siècle, il bûcheronne. Dans des Pastilles de Nicolas de Lyre, enluminées à Mantoue vers 1395, il chasse. Perrine Mane, *Le travail de la campagne au Moyen Âge*, Paris, Picard, 2006.

reste, de l'iconographie) et l'homme n'est pas créé enfant. L'Éden n'est pas dans l'histoire. Il n'y rentrera qu'avec sa chute.

Le travail auquel est condamné Adam est redoublé du travail (celui de l'enfantement) auquel est condamné Eve ; leur peine est comparable. Pour enfanter, Eve verra advenir un cycle lui permettant de concevoir. Adam lui aussi connaît un cycle, celui de la terre, et son travail y est lié.

Voici donc à quoi sert l'outil : il n'advient que lorsque le cycle doit être conduit, c'est sa fonction première ; accompagner, conduire, et favoriser un cycle de toute façon ponctué de ruines. Adam n'a plus pour tâche de « garder » la terre. Nul étonnement dès lors que le « premier outil », non pas aux yeux des archéologues, mais de l'iconographie, soit pénible, fasse ployer l'ouvrier, puisqu'il est, par sa présence même, la preuve de son insuffisance. La houe est conformée pour le dur sol promis à Adam ; et elle n'empêchera pas l'hiver d'advenir.

Outil du supplice : le Christ du dimanche

Puisque la terre souffre d'un nécessaire repos – l'hiver, mais aussi la fréquente jachère qui règle le temps médiéval – puisque le créateur lui même a montré que le travail s'accompagnait de l'oisiveté – le septième jour – l'outil devra pourtant être parfois posé.

Ainsi trouve-t-on de nombreux outils du jardin... plantés dans le corps même du Christ. Le Christ du dimanche, supplicié par le travail des hommes qui devraient se reposer, nous aide un peu plus à comprendre l'élaboration du statut de l'outil, et de son lien à la terre.

De même qu'Adam porte l'attribut de sa condamnation en empoignant la houe, le travail du dimanche s'incarne dans les outils agricoles : houes, bêches, serpes, greffoirs creusent les plaies du Christ.

Et c'est bien l'usage de l'outil qui marque le passage de l'oisiveté au travail : les anecdotes relatant des miracles de punition suite au travail un jour férié s'amorcent toujours par la prise en main d'un outil. Dès le XIII^e siècle, Alfonso X dans ses cantigas de Santa Maria ²⁴ raconte la Vierge punissant le moissonneur lorsqu'il empoigne sa faucille le jour de Saint Quirce en lui collant les mains à la gerbe de blés et à l'outil. La vie de Saint Martin de Tours évoque les punitions divines réservées à ceux qui osent enfreindre l'interdit : la main du laboureur se fige sur la charrue, comme celle de la femme prenant soin de sa chevelure se pétrifie sur le peigne. « Dans tous les cas, la paralysie, antithèse de l'activité, frappe la part du corps engagée dans l'action en la scellant à l'objet ou à l'outil manipulé » ²⁵. Si le miracle ne suffit pas, le droit médiéval fourmille de sanctions

²⁴. Cité par José Luis Mingote Calderón, « Des implications idéologiques de l'outil agricole dans la société médiévale et moderne hispanique », *L'outillage agricole..., op. cit.*

économiques aux contrevenants, mentionnant notamment les outils – charrue, pressoir, etc. – dont il est interdit d’user.

Alors quoi ? La condition humaine, jetée sur une terre aux ruines annoncées doit pour y survivre s'emparer d'un outil qui indexe sa faute, lui fait ployer le corps, ne suffit pas à prévenir la venue de l'hiver, et qu'il doit lâcher à tout prix sous peine d'accroître encore la peine du créateur. L'outil agricole torture le Christ, et son corps dès lors est jardiné ²⁶ : c'est en tout cas ce que retient, en d'autres lieux, et sur un autre thème, l'iconographie déployée par Fra Angelico au couvent San Marco. Les fleurs rouges qui ponctuent le jardin du *Noli me Tangere* sont faites du même pigment, du même rouge exactement que les plaies du Christ figurées dans les autres cellules ²⁷. Son corps et le jardin sont une même terre, l'outil y est l'objet d'intercession, fût-elle douloureuse. Il fait surgir du jardin comme du corps du Christ l'indice rouge de sa présence aiguë.

Difficile dès lors de voir dans l'outil agricole – que l'on ne distingue pas encore de l'outil de jardin, mais on y viendra – un objet positif, et le poids d'une telle iconographie semble, lui aussi, de nature à faire plier les hommes. Pourtant, l'outil n'est pas qu'une torture. Certains, dès Saint Augustin, face aux Christ du Dimanche, arguent qu’une journée entière d’oisiveté risque de pousser les chrétiens au péché (« Mieux vaut labourer que danser »).

Il nous appartient alors de confronter à l'Adam qui ploie sous la houe le Christ qui devient jardinier, le nouvel Adam pour les pères de l'Église, et donnant à l'outil de jardin d'autres connotations.

Noli me tangere

La chute de l'Éden ayant fait entrer l'homme dans le cycle, nul doute qu'il faille se tourner vers l'iconographie du retour pour trouver le développement de l'outil.

Le Christ jardinier, dit *Noli me tangere*, reste en matière d'outils et de pensée de celui-ci une iconographie majeure.

Issu de l'Évangile selon Saint Jean, qui fait de Madeleine la première à voir le Christ ressuscité, le thème situe la scène au bord du tombeau, devenu jardin, et Madeleine se méprend : « n'as-tu pas vu mon maître ? », demande-t-elle à celui qu'elle croit jardinier, après avoir vu le tombeau vide. Celui qui revient, le porteur de la grande promesse du retour... est un jardinier tenant à sa main un outil. À lire ce qui précède, et l'infamie de l'outil tenu par Adam, l'on pourrait penser qu'il y a là une humiliation du Christ – il s'est humilié pour nous. Mais il s'agit du corps ressuscité,

²⁵. Dominique Donadieu-Rigaut, «Dominique Rigaut, Le Christ du dimanche, histoire d’une image médiévale», *Médiévales*, 52 (2007).

²⁶. Expression utilisée par Daniel Arasse, « l'excès des images », *L'apparition à Marie Madeleine. Noli Me Tangere*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.

²⁷. Georges Didi-Huberman, *Fra Angelico. Dissemblance et figuration*, Paris, Flammarion, 1990.

loin alors du partage et de l'empathie pour la peine qui caractérisait l'incarnation. Ce n'est pas cela, donc.

Annonciateur d'un cycle, porteur de celui-ci, il paraît à Madeleine porteur de l'objet qui y est lié : l'outil de travail de la terre. Revenant, revenu de terre, la seule figure connue à laquelle Madeleine puisse le lier est celle du jardinier. Celui qui, de l'outil, désigne le cycle qu'il conduit.

Madeleine croit voir le jardinier, sans que Saint Jean ne nous dise à aucun moment qu'il en prit les traits. L'iconographie alors retient un Christ à l'image de la méprise de Madeleine, et lui attribue la bêche. Il n'est pas figuré au travail, mais qualifié par l'outil.

Houe, bêche, pelle ?

Comment est-on passé de la houe à la bêche ? Du champ hostile au jardin ? Les images qui nous occupent attestent du changement progressif du statut du travail durant quatre siècles, du XII^e au XVI^e siècle. Et de la séparation grandissante du *labor* et de l'*ars*.

Dans la seconde partie du *Roman de la rose*, due à Jean de Meung, ou dans le *Fabliau du pays de cocagne* (1250), les oisifs sont valorisés. Dans ce même XIII^e siècle, les travailleurs manuels sont renvoyés à l'infamie qui frappait Adam : le poète Rutebeuf insiste : « je ne suis ouvrier des mains ».

Le Christ jardinier n'est pas un paysan. Il n'est pas courbé sur sa houe : il est debout et porte la bêche. Il a à ses côtés un outil susceptible de faire advenir le cycle, de l'amender, mais avec moins de peine, plus d'ars, plus de culture. L'Adam courbé à la houe est racheté par le Christ debout à la bêche.

L'iconographie dès lors se calque sur la hiérarchie des plantes consommées durant l'époque médiévale, où les racines sont pour les animaux, les plantes basses pour les paysans, les plantes hautes pour les seigneurs²⁸. Bassesse de la condition, du corps et de l'outil, vont donc de pair. Ainsi est figurée la bêche du *Noli me tangere* de Durer, qu'analyse Jean-Luc Nancy²⁹ : dressée, portée plutôt que figurée au travail, liée au soleil levant et à l'arbre recépé, elle s'inscrit dans le cycle non plus comme le corps du drame, mais comme la promesse du mieux à venir, à force de bel ouvrage. Elle ne décrit plus la basse condition auprès du sol, mais l'élévation promise, dont l'outil est un attribut. La bêche est parfois, dans l'iconographie, remplacée par l'étendard de la résurrection : deux motifs pareillement liés au retour, et l'on comprend alors toute la charge

²⁸. Allen J. Grieco, *Classes sociales, nourriture et imaginaire alimentaire en Italie XIV^e-XV^e siècle*, Paris, 1987, thèse de l'EHESS.

²⁹. Jean-Luc Nancy, *Noli me tangere*, Paris, Bayard, 2003.

culturelle d'un pareil outil. Armé d'une bêche comme d'un étendard, Madeleine voit là un jardinier. Quand la houe dénotait le paysan.

La dichotomie houe d'Adam / bêche du Christ est malmenée ; cependant, elle doit être nuancée et vue comme un indice de l'histoire du statut du travail, et de la compréhension du cycle : il suffit pour s'en convaincre de prélever au XVI^e siècle une figuration d'Adam, due à Pollaiuolo, et où la houe soutient le corps. Adam tourne bien le regard vers le ciel auquel il doit la dure roche et la houe, mais le peintre en a allongé le manche – l'outil serait en l'état inutilisable – et plus besoin alors de ployer. Adam du reste constate sa condition, mais n'est pas figuré au travail : le peintre ne travaille plus la basse condition de l'être, mais l'humaniste pensant, que la conscience de lui-même redresse.

À cette figure d'homme debout, que la pensée élève, on pourra objecter la noirceur d'une bêche devenue pelle du fossoyeur, selon l'analyse proposée par Jean-Luc Nancy ³⁰ : et tu retourneras poussière... L'injonction formulée à Adam est aussi partie prenante du cycle, et le Christ figuré bien plus tard par Rembrandt porte un outil inquiétant. Nous sommes alors sortis du jardin, sortis du « bel ouvrage », du jardin qui élève et doit être modelé par l'ars : le christ ressuscité est au pied d'un tombeau resté tombeau.

Travail des moines et intentionnalité de l'outil

Pour achever le rapide panorama échafaudé ici, restent les ordres monastiques, grands jardiniers de la période qui nous occupe, eut égard au travail accompli, et aux sources – traités botaniques, listes, etc. Toute l'histoire est à faire, là aussi, d'un rapport du monachisme au jardin illustré par l'outil, et qui met, progressivement, à distance la peine héritée de l'agriculture pour s'emparer de l'ars du jardin. À laquelle s'ajoute, plus qu'ailleurs encore, l'intentionnalité de la tâche, sa capacité à être à propos d'autre chose que d'elle-même, à parler au cénobite comme à l'anachorète de l'élévation, de la raison d'être ici bas, et du salut promis.

Un des premiers exemples, paradoxal, est donné par Saint Fiacre, ermite défricheur du VII^e siècle, patron des jardiniers, figuré à la bêche... et qui ne s'en sert pas.

La légende de saint Fiacre décrit ainsi qu'il se voit accorder la quantité de terre et de bois qu'il sera capable de délimiter, tout autour de sa maison, par un fossé creusé de sa propre main en une journée de travail. Le saint se met en prière, marche en traînant derrière lui son bâton ; le sol se creuse d'un large sillon et les arbres tombent de part et d'autre. Le bâton du miracle devient une

³⁰ . *Ibid.*

bêche à partir du XIV^e siècle. Elle dénote le rôle de jardinier de l'homme en prière, et ne nuit pas à l'élévation puisque la terre lui obéit – quant elle résistait, par définition, à la houe d'Adam.

Dès lors, la nombreuse iconographie des moines au travail se nourrit à la fois des connotations théologiques de l'outil présentées jusqu'ici, et s'accompagne de l'abandon progressif des bêches et autres houes au seuil de la peine... et, ménageant un temps progressivement allongé à la liturgie, les moines délèguent le maniement des outils à l'affermage. Les moines, de manière croissante, octroient à bail les jardins du monastère à un "ortolan" qui fournit ainsi leur produit à la communauté.

Restent les ordres tenant encore un jardin, mais alors les outils y sont employés sans peine et pour un motif élevé : les Chartreux y trouvent un cycle susceptible d'enrayer la souffrance de l'isolement, et l'assimilent à la prière, sans que l'utilité matérielle du jardin n'entre véritablement en compte.

L'outil dès lors sert le corps plus que la terre : déjà, Saint Augustin décrivait ³¹ : « Y a-t-il un spectacle plus sublime et plus ravissant pour l'homme, un entretien plus intime pour ainsi dire de sa raison avec la nature, que d'examiner ses semis, ses pépinières, ses boutures, ses greffes, et de se demander quelle est la vertu secrète des germes et des racines ; d'où vient leur développement ou leur stérilité ; quelle est l'action de la force invisible qui les fait croître au-dedans, l'influence de la culture au-dehors ? Ces considérations n'élèvent-elles pas jusqu'à montrer que celui qui plante et qui arrose n'est rien, mais Dieu seul qui donne l'accroissement ? ».

Loin de l'infamie de l'Adam, l'outil se charge désormais d'élever le corps de celui qui l'emploie, de l'édifier... et de qualifier positivement celui qui sait, plein d'ars, en user avec science.

Que l'on tienne pour exemple la parabole présentée par Cranach le Jeune, et intitulée *La vigne du seigneur* : favorable à la Réforme, il glorifie la bonne tenue des vignes luthériennes, quand les cultures des catholiques, à coup de crosses mal employées, ne produisent que le chaos. L'outil employé, râteau pour l'Église réformée, attribut du pouvoir pour l'Église catholique, dénote pour le peintre la capacité (ou non) de chacun à ordonner le monde. Une fois de plus, les corps, droits dans le juste emploi, courbés lorsque l'outil est impropre, appuient l'iconographie et sa volonté d'édification.

³¹ . Saint Augustin, *ibid*, Livre VIII.

Persistance des modèles : l'exemple du discrédit de la houe

N'a-t-on là que questions médiévales, ou théologiques, ou affaire d'historiens d'arts ? Ne parle-t-on que de la figuration des outils ? Comment s'étonner, lorsque l'iconographie des outils les a profondément connotés, que l'on ait dans leur usage, dans leur coloration, quelque chose de cet héritage ?

Dans son étude intitulée *jardinages en région parisienne*³², Jean Jacques Péru déplore qu'un outil, au demeurant chargé d'histoire, soit « progressivement déprécié » : « durant tout le XIX^e siècle, la houe est l'objet d'une sorte de critique littéraire fondée sur des considérations pseudo ergologiques », et de regretter, dépouillant les traités et catalogues du XIX^e siècle, que l'on aille jusqu'à « les ériger en figures allégoriques : l'ouvrier qui laboure avec la bêche est droit et marche à reculons [...] la tenue droite qu'il suppose est jugée favorable, empreinte de dignité [...] la houe a l'inconvénient de fatiguer beaucoup les ouvriers qui s'en servent, et même de les déformer en ankylosant les vertèbres. C'est pour ce dernier motif que l'on voit souvent dans les pays de vignobles des vieillards voûtés ou très courbés ». Hiérarchie du haut et du bas, posture induite par l'outil... mais aussi, resurgit sans qu'on la nomme la longue, très longue imagerie commune d'outils attribués tantôt à la peine, tantôt à la promesse d'un printemps à venir.

³². *Jardinages en région parisienne, XVII^e - XX^e siècle*, sous la direction de Jean René Tronchet, Jean Jacques Péru, Jean Michel Roy, Créaphis, 2003.



Le jardinier et son outil : la taille au croissant



Film écrit et réalisé par Aymeric François et Jean-Michel Sainsard



À 18 km à l'est de Paris, le parc de Champs-sur-Marne et son château est construit en 1703 par l'architecte Bullet. Le parc est restauré au début du XX^e siècle par Henri et Achille Duchêne pour le financier Louis Cahen d'Anvers.



Les Duchêne imposent leur style aux 85 hectares du parc de Champs, les alignements architecturés et les palissades font leur apparition.



Depuis 1969, Gilles Lebobe et son croissant entretiennent ce patrimoine.

Le croissant se compose d'une lame, d'un morceau de cuir et d'un manche en orme. La lame doit être fine et affûtée.



Pas de clou, la lame est fixée au manche à l'aide d'un morceau de cuir mouillé. Pour être précis et ne pas tourner dans la main le croissant doit être équilibré.



Gilles Lebobe est jardinier, pas élagueur ni bûcheron. Mais ce n'est pas un jardinier ordinaire. C'est un jardinier sculpteur qui taille les arbres comme on taille la pierre. Il conserve les proportions et protège la composition architecturée de son jardin.



De 1969 à 1990, Gilles Lebobe a taillé au croissant les 1 100 arbres d'alignement et les 2 km de palissade.



Le matériel a depuis évolué, dans un premier temps la nacelle remplace la grande échelle en bois. Le lamier remplacera par la suite le croissant.



Le travail est moins physique mais demande autant d'attention, l'outil se transforme, le jardinier est toujours présent.



Technique ancienne, la taille au croissant doit être préservée. Elle présente en effet de nombreux avantages par rapport à une technologie coûteuse, souvent destructrice et invasive dans les jardins.

L'entretien d'un jardin historique ne suppose-t-il pas aussi que l'on entretienne les gestes qui en font la forme particulière ?



Nous remercions Gilles Lebobe, jardinier, technicien d'art au domaine national de Champs-sur-Marne.

L'outil informatique : l'exemple de l'arboretum Vilmorin à Verrières-le-Buisson

Nathalie de Vilmorin, administratrice de l'arboretum

Situé à Verrières-le-Buisson, cet ancien relais de chasse de Louis XIV a été acquis par Philippe André de Vilmorin en 1815. Ce parc de 4 hectares ceint de murs dont le plan est attribué à André Le Nôtre, est transformé par Philippe André de Vilmorin en un lieu d'acclimatation d'arbres et d'arbustes venus du monde entier, l'Arboretum Vilmorin. Ce lieu a été choisi tout spécialement pour la qualité de ses sols et sa proximité de Paris.

Depuis le début du XIX^e siècle, sept générations de Vilmorin se sont occupées de l'arboretum dans un esprit de continuité dans l'entretien et le développement des collections. Il a été recensé et étiqueté informatiquement quelques 2 290 espèces.

Objectifs

La gestion de l'arboretum se faisait jusqu'en 2004 de façon archaïque, sur papier. Afin de rationaliser et pérenniser cet inventaire, nous avons voulu passer à une version informatisée, pour simplifier la tenue des mises à jour. L'inventaire informatique est également relié à un système cartographique qui permet d'avoir une vue aérienne schématique de l'ensemble de l'arboretum.

Programmes choisis

« Access Microsoft » est une base de données qui permet d'organiser, de trier chacune des informations sous forme de tableaux.

« Arcview » est un système d'information géographique permettant de :

- visualiser ;
- gérer ;
- créer ;
- analyser des données géographiques.

Cela permet donc, de visualiser l'emplacement exact de chaque plante avec possibilité de tris.

« P-touch Editor » est un système d'impression d'étiquette rapide.

Base d'Inventaire

L'ensemble de l'inventaire a été enregistré dans une base de données où il y a 31 champs :

- Numéro
- Type de végétal
- Hauteur
- Envergure
- Circonférence de tronc
- Genre
- Espèce
- Auteur
- Auteur Infra
- Cultivar
- Auteur cultivar
- Lieu de découverte
- Date de découverte
- Parents
- Famille
- Ouvrage de référence
- Chorologie
- Parcelle
- Date de plantation
- Pourvoyeur
- Identifié par
- Identifié le
- Ancien code
- Ancienne parcelle
- Interventions
- Observations
- Végétal relevé à vue (case à cocher)
- Disparu (case à cocher)
- Date de disparition.

Grâce à ces champs, nous avons un maximum d'informations sous les yeux.

« Arview »

Nous avons divisé l'arboretum en 75 parcelles, un géomètre a fait le relevé de terrain sur les quatre hectares ; les bâtiments, les allées, les végétaux et les affleurements. L'ensemble de cette intervention représente un coût de l'ordre de 15 000 €.

Tous les tris sont possibles : noms ou numéros de parcelles, détail de zone de quelques parcelles, taille des arbres ou envergure, chemins, arbres rares (rouge), conifères (bleu), feuillus persistants (turquoise), etc.

Le logiciel d'étiquetage est relié à la base de données (machine à étiqueter de marque Brother avec son logiciel). Après avoir paramétrée la mise en page de l'étiquette, l'étiquette en polyéthylène noire est imprimée grâce à une imprimante spéciale.

Grâce à l'outil informatique nous avons une traçabilité de chaque plante, avec une facilité d'utilisation. Ce logiciel est de grande efficacité, en revanche, la phase liée à la croissance des végétaux représente une lourdeur pour actualiser les informations liées à la croissance de chacun d'eux.

Le plan de gestion : un outil adapté à tous les jardins ?

Dominique Pinon, paysagiste DPLG, doctorant en histoire de l'architecture
à l'université de Paris I-Panthéon Sorbonne

Le plan de gestion d'un jardin : des précautions

Ces dernières années, principalement dans le domaine des jardins anciens, l'expression « plan de gestion » est utilisée de plus en plus fréquemment, comme s'il s'agissait d'un nouveau « Sésame » providentiel dont on ne connaît pas précisément le contenu mais dont le mot « gestion » provoque à la fois un sérieux rassurant tout autant qu'une crainte mal définie. En ces temps de marchandisation du patrimoine, dont Françoise Choay nous rapporte vigoureusement les méfaits dans son dernier livre³³, en serait-il un symptôme supplémentaire ou bien augure-t-il d'un changement salutaire dans la pratique française de la restauration qui ignore la culture de l'entretien, comme Viollet-le-Duc le répétait déjà en son temps ?

Plus largement, n'est-ce pas l'occasion de réinsérer le jardin dans son domaine productif, quand il existe, ainsi qu'il s'est produit jusqu'à la fin du XIX^e siècle, où « un beau jardin, une belle ordonnance, est le signe d'une bonne gestion »³⁴ ? Où l'homme du XVIII^e siècle pratique la belle économie ? Le plan du jardin n'est pas alors qu'un beau dessin mais le document nécessaire à une gestion raisonnée.

Réapparu en France depuis une quinzaine d'années, sans doute importé d'Angleterre où la pratique remonte à trois décennies, avec le *Conservation Management Plan*³⁵, le plan de gestion d'un jardin se veut un outil prospectif au service des propriétaires ou des gestionnaires, destiné à encourager la réflexion à plus long terme que par le passé sur le devenir du jardin que l'on va traduire en dépenses d'investissement et d'entretien. Les actions de mise en valeur du jardin sont hiérarchisées, chiffrées et programmées dans le temps³⁶. Les 3 étapes fondamentales sont les

³³. Françoise Choay, *Le patrimoine en questions – Anthologie pour un combat*, Paris, Ed. du Seuil, 2009.

³⁴. Marie-Blanche Potte, *Trais de jardins – plans de jardins du XVII^e au XX^e siècle*, Ed. Les Amis du domaine royal de Randan, 2006.

³⁵. John Watkins, *The management and the maintenance of historic parks, gardens and landscapes*, ed. Frances Lincoln Ltd, 2007.

³⁶. Fiche pratique n°13, « Gérer un jardin remarquable », Ministère de la Culture et de la Communication, 1995.

suivantes : définition des unités mesurées, souvent des surfaces ; estimation des temps unitaires passés et enfin évaluation des coûts.

Cette anticipation se veut une approche à la fois plus professionnelle, réaliste et économe que celle qui consistait à faire évoluer les jardins par à-coups, à grand renfort de restaurations parfois lourdes, sans suffisamment tenir compte des coûts que de telles restaurations impliquaient dans le futur. En cela, le plan de gestion concerne directement le ou les jardiniers qui vont le mettre en pratique, situation qui appelle de suite sa participation souhaitable dès les premières phases de travail, comme pendant l'exécution des travaux.

Le plan de gestion permet aussi de remettre à plat les pratiques de conduite des végétaux, de les évaluer sous tous les points de vue (économiques, historiques, esthétiques, etc.) et de sélectionner celles qui apparaissent comme les plus adaptées au lieu, à ce moment précis de son histoire.

Cette attitude plus rigoureuse a conduit à faire précéder si nécessaire, ce qui pourrait n'être qu'un calendrier de tâches chiffrées, d'un état des lieux et de la définition d'un projet. Ce faisant, son contenu peut alors être très vaste suivant le site considéré, puisqu'on lui assigne ce qui était désigné auparavant par « études préalables » et par « projet ou P.A.T. », qu'il soit de restauration, restitution ou de création, etc. Le budget du plan de gestion peut alors devenir assez lourd. Mais si les divers acteurs estiment que tel ou tel champ a déjà été couvert, par exemple que le parti de restauration a déjà été pris, ou que la connaissance historique est suffisante, le budget peut en être considérablement réduit. Dans ce dernier cas, le plan de gestion doit au moins, à notre avis, reformuler les objectifs des partis précédents, s'assurer qu'ils sont toujours compris, appliqués et applicables, et développer ensuite les actions à entreprendre pour le conduire de manière économe. Comme le précisait la fiche du Ministère de la Culture de 1985 : « Outil de planification, il [le plan de gestion] est indispensable à la gestion d'un jardin, que celui-ci soit en bon état, doive être restauré ou vienne, même, d'être restauré ».

Ces grandes variations possibles dans le contenu, comme dans la variété des situations, ont sans doute participé d'une certaine lenteur dans l'adoption de cet outil, tantôt vécu comme une « usine à gaz » incontrôlable, coûteuse et possiblement disproportionnée au regard des besoins. Ainsi peut-il apparaître étonnant que seuls deux domaines de l'État en aient bénéficié pour l'instant : Champs-sur-Marne, terminé en 2008 et Compiègne cette année. Mais les facteurs de frein dans son application sont nombreux. Le premier concerne sans conteste l'aspect financier à mettre à plat, autant pour l'analyse de la gestion actuelle, que pour celle à planifier. Lié directement à cela, l'identification des tâches et le temps passé à chacune d'elles doivent être connus avec une précision suffisante, ce qui demande l'implication de tous les acteurs, et pas seulement celle des

jardiniers. Certains plans de gestion n'ont pas abouti faute de cette synergie qui n'est pas simple à installer.

Mais cette réticence n'est-elle pas une saine résistance du site et de ses acteurs à la normalisation ambiante. En d'autres termes, dans certains sites, n'est-on pas en train de « mettre le produit-jardin avant le jardin », le plan de gestion réduit alors à un simple bilan comptable au service de visées sinon mercantiles, du moins d'une consommation de masse anticipée ?

Pour notre part, nous avons choisi de nous engager sur quatre points principaux :

-1. Le caractère scientifique de la recherche, en particulier historique. Il s'agit non seulement de dépasser la simple compilation qu'il est étonnant de voir encore pratiquée, pour mener un travail critique de croisement des sources et de mise en contexte. Ce qui ne signifie pas que le propriétaire doive rester à l'écart ou ne s'y investisse pas, autant pour la bonne diffusion des archives familiales si c'est le cas ou la communication de personnes ressources (par exemple chez les anciens propriétaires). Partager les découvertes au fur et à mesure renforce l'implication du propriétaire. Mais attention : la recherche ne s'improvise pas et nous déconseillons aux commanditaires, souhaitant par là alléger le budget, de s'y aventurer eux-mêmes.

-2. La souplesse dans l'avancement et l'adaptation. Le diagnostic peut faire apparaître des éléments nouveaux qui peuvent modifier le cours de l'étude, par exemple modifier l'assiette foncière ou en tous cas repenser le jardin dans son domaine productif, question qui n'a pas que des implications économiques car elle donne ou redonne au jardin *son* paysage. Autre cas : l'intérêt de mener des investigations archéologiques imprévues qui rallongent le temps d'étude. Il est nécessaire de mettre en balance les inconvénients : coûts et durée supplémentaires, au regard des bénéfices.

-3. À l'issue du diagnostic, il est important de bien définir les objectifs, qu'ils soient clairs et partagés par tous, par le propriétaire et son jardinier d'abord bien entendu, mais également au sein de l'équipe de maîtrise d'œuvre. Ceci est loin d'être une évidence. Par exemple, un expert arboricole peut avoir tendance à présupposer que la reconduction d'une structure végétale, une palissade, un alignement par exemple, va de soi. L'objectif est implicite mais n'est pas formulé.

- 4. L'assurance de la mise en œuvre effective des actions proposées ou en d'autres termes l'installation sur le site d'une culture de l'entretien. C'est la partie la plus spécifique d'un plan de gestion. Il est nécessaire de proposer plusieurs scénarios compatibles avec le budget du propriétaire, afin que ses choix soient les plus sûrs.

Nécessité fait loi

Quoiqu'il en soit, l'heure est au plan de gestion. Si la situation en France n'est pas celle de l'Angleterre et qu'à ma connaissance aucun plan de gestion de jardin n'existe sur le territoire national pour une durée de 100 ans comme à Stourhead, cet exemple montre surtout que la réponse apportée sur un site à un moment donné ne vaudra que pour lui. Néanmoins, nous en sommes presque arrivés à la situation anglaise, où la réduction d'impôt sur le capital est attribuée aux propriétaires sous réserve qu'ils acceptent d'établir des projets à long terme, basés sur des études approfondies, historiques en particulier. De même certaines banques ont-elles créé un prix récompensant un plan de gestion exemplaire. En France, le recours au plan de gestion participe sans conteste d'un changement d'attitude de la part de l'État ou des collectivités locales moins enclins à participer financièrement ou à s'engager dans de lourdes restaurations – nécessité fait loi – comme celles qu'on a connu dans les années 1980, mais plutôt à des démarches plus argumentées scientifiquement, largement partagées et assurées dans la durée.

Une expérience en cours : les jardins du château de Cordès en Puy-de-Dôme

Ce n'est pas un hasard si l'Auvergne fait l'expérience de plusieurs plans de gestion de jardins. À la base, se trouvent des personnes fortement impliquées parmi les personnels de l'État et des collectivités locales, et de nouveaux propriétaires plutôt de culture anglo-saxonne, pragmatiques et bons gestionnaires.

Les jardins de Cordès se situent à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Clermont-Ferrand, dans le parc des volcans d'Auvergne, à une altitude d'environ 900 mètres. Installé sur une coulée basaltique, le château occupe l'extrémité défensive d'un éperon et s'est vu bordé de jardins réguliers composés de parterres réguliers entourés de doubles rangs de palissades de hêtres, d'une hauteur moyenne de 6 mètres environ.

Ces structures végétales, dont certains pieds datent encore au moins du XVIII^e siècle, ne sont pas de simples murs végétaux. Ayant une double épaisseur, elles font circuler le promeneur à l'intérieur même du végétal, suscitant des ambiances uniques en Europe. Les jardins de Cordès présentent des similitudes avec les labyrinthes mais à la différence de ces derniers qui laissent le visiteur sans repère, Cordès offre au promeneur dérouté quelques raccourcis, des passages dérobés et de fines percées vers le paysager familier – fut-il celui menaçant des volcans voisins.

Cordès est plus exactement un « jardin d'égarement », paradoxe pour un jardin « à la française » où le végétal architecturé règne en maître. Toute la scénographie du jardin repose sur cet effet initié dès l'entrée par l'avenue encaissée, dérobant la vue des jardins, poursuivi par le retournement nécessaire du visiteur arrivé au pied du château, montant aux parterres par les

coulisses dérobées d'un théâtre, arrivant dans l'espace clos des parterres ouverts sur le ciel, et poussé au vertige dans l'épaisseur végétale.

Réalisé soit en toute fin du XVII^e siècle pour le maréchal d'Alègre, soit au milieu du XVIII^e siècle pour un de ses chargés d'affaires, le jardin est attribué par la tradition orale à Le Nôtre. Cette attribution, sans doute née au XIX^e siècle, est accompagnée d'une légende qui veut que Le Nôtre ait utilisé des outils qui sont aujourd'hui conservés au musée Lecoq de Clermont-Ferrand. Cette corrélation traduit combien le geste du jardinier est resté attaché à l'histoire de Cordès.

Dès le départ, le propriétaire actuel, arrivé en avril 2008, a souhaité un conseil des services de l'État afin de ne pas reproduire ce que le précédent avait curieusement amorcé, à savoir un rabattage drastique des palissades sur près de 3 mètres. Cette crainte s'est avérée surévaluée quant à la zone précise concernée : les structures végétales ont bien réagi et se sont adaptées. Cependant, d'autres secteurs qui avaient fait l'objet du même traitement quelques années plus tôt étaient condamnés à moyen terme. Il convenait donc d'être prudent et d'anticiper.

Le propriétaire est aidé sur le site par deux personnes et demi assurant la régie, l'entretien et la visite mais qui n'ont pas une formation de jardiniers. Le nombre de visiteurs, tout à fait modeste, est pour l'instant d'environ un millier. En 2009, la visite des jardins est libre et le château ne se visite pas. Le souhait du propriétaire est d'accueillir un flux raisonnable de personnes. Le 26 août 2008, une visite des jardins conduite par le conservateur régional des Monuments Historiques, concluait à la nécessité de dresser un premier cahier des charges en vue de la réalisation d'un « Plan de gestion ». La partie régulière des jardins a été classée au titre des monuments historiques le 20 novembre 1933.

La commande

Plusieurs actions étaient alors définies d'un commun accord et avant que nous intervenions, libellées comme suit :

- élaborer un diagnostic sanitaire des structures arborées afin de s'assurer du maintien de l'existant, mettre en sécurité les lieux et reprendre l'entretien ;

- réaliser un plan de gestion adapté, par un spécialiste des jardins historiques.

Au préalable, une phase de diagnostic définissait les champs d'investigations à couvrir :

- une recherche historique et documentaire, usages historiques du lieu ;
- un bilan technique et scientifique dont un relevé et un diagnostic des réseaux hydrauliques ;

- selon les résultats du diagnostic des structures arborées, l'exécution de sondages pédologiques ;

- une évaluation financière et technique du mode de gestion ;

- en option, la réalisation d'un relevé topographique.

Ensuite, un projet d'aménagement du vallon (partie non ouverte au public) pouvait être envisagé, selon les conclusions du plan de gestion et des objectifs d'usage du propriétaire. L'encadrement de ce « plan de gestion » par un comité scientifique et technique était enfin fortement conseillé.

S'adapter

Aujourd'hui, une première phase des « études préalables » a été réalisée et présentée le 15 décembre dernier. Elle comprenait :

- un relevé au 1/200° des jardins réguliers et de l'avenue d'entrée ; un relevé au 1/500° du vallon ainsi que d'un secteur hors emprise des anciens jardins et enfin d'un relevé spécifique des ouvrages hydrauliques aériens ;
- une expertise arboricole portant sur le milieu naturel des jardins, sur les palissades, sur les arbres isolés ou en alignement, ainsi que sur le vallon ;
- une expertise hydrologique du contexte géologique, diagnostic des réseaux en place, exploration géophysique des ressources en eau ;
- une lecture paysagère et des usages des jardins ;
- une recherche historique et documentaire.

Le plan de géomètre fut spécialement discuté car il constituait le poste principal. Le relevé des palissades fut simplifié : on abandonna le relevé pied à pied pour s'en tenir aux pieds situés à chaque extrémité, complété par les principaux dans le corps de la palissade et par la projection au sol de la ramure. Sur cette base, l'expert arboricole pouvait fonder son analyse palissade par palissade, qui est en fait une sorte de colonie qui se comporte comme un seul individu.

La durée minimale de l'ensemble du plan de gestion fut estimée à au moins une année, de juin 2008 à juin 2009 environ. C'est ainsi qu'une analyse des buis des parterres qui s'est avérée nécessaire après réflexion, ne se fera qu'au mois de mai 2010 afin de repérer les agents pathogènes. Nous avons proposé de procéder à ces études de diagnostic en deux temps : au bout de six mois d'investigation, faire le point et « recalcr » éventuellement leur poursuite selon les résultats. À ce jour, il est proposé de les poursuivre par des investigations archéologiques non destructives, après la découverte d'un grand bassin de 50 mètres alimenté par une cascade, en aval d'un réseau hydraulique du XVII^e siècle, en contrebas des jardins, dans une zone pourtant non accessible et même, pour partie, hors emprise.

Une première campagne de prospection géophysique serait menée afin de repérer les berges maçonnées des anciennes « serves » – nom vernaculaire désignant des réservoirs à poissons – ainsi que les anciennes allées et alignements d'arbres, avant d'entamer des sondages et un relevé précis

du bassin de la cascade, puis complété éventuellement de sondages afin de préciser la nature et l'organisation des sols en place.

S'adapter aux évènements du jardin pendant le plan de gestion fut également nécessaire. Ainsi, lors de l'opération de taille des palissades qui s'est faite en octobre 2009, étaient réunis le propriétaire, l'entreprise, l'expert arboricole et le paysagiste afin de statuer, pour cette année, sur la hauteur de taille à adopter. Bien qu'anticipant les résultats de l'étude, il fut convenu d'une hauteur sur la base de deux objectifs proposés et énoncés :

- retrouver la même hauteur pour les palissades de l'allée d'entrée et celles de la cour d'honneur, qui forme un ensemble unitaire depuis le château ;

- redonner une découpe nette des palissades ceinturant les parterres, espaces qui se découvrent au terme d'un parcours quasi-initiatique, très ouverts sur le ciel et lui seul.

De ces deux objectifs allaient découler les hauteurs à atteindre, en laissant monter ou au contraire en époutant ou en revenant sur les anciennes coupes. Pour les largeurs il fut convenu de reprendre les faux-aplombs et de retrouver des alignements sur les structures maçonnées, actions qui ne grevaient pas l'avenir en l'absence d'objectifs plus précis.

La méthode de taille des palissades fut très vite un point essentiel : à quelle hauteur ? à quelle période ? combien de fois ? avec quelle technique ? à la main ou à la machine ? avec quelle conséquence sur les sols ? etc. Ainsi, la Galax 6000 utilisée pour l'instant, d'un poids de 3,5 tonnes doit passer 14 fois dans la même allée pour tailler les deux palissades qui la bordent ! Il n'existe pas de réponses toutes faites : ce qui est valable à Champs-sur-Marne ne l'est pas nécessairement à Cordès. Mais dans tous les cas l'entretien doit s'adapter au site, à son histoire et à son présent, et non l'inverse. C'est l'expression des objectifs, leur hiérarchisation, l'examen des actions à entreprendre pour y répondre, leur évaluation et leur choix, qui peut conduire à s'orienter vers telle ou telle solution.

En guise de conclusion

À Cordès, l'un des enjeux principaux est bien entendu de préserver et d'affirmer la forte identité du site. Cela écarte d'emblée tout « jardin à thème » comme on en voit fleurir à travers toute la France. Cela se traduit également par un objectif fondamental, à la base de la commande, sur lequel tout le monde s'accorde, qui est de *préserver et de restaurer les palissades du domaine*. Dans le secteur du Pré aux Dames ou de la Cour d'honneur, on peut répondre à cet objectif soit à brève échéance, en procédant à des remplacements au coup par coup, sans amélioration sur le long terme, ou plus radicalement, mais plus durablement, par un abattage et une replantation. De notre point de vue, l'apport du plan de gestion sur une telle problématique, finalement très courante dans les jardins anciens, est de non seulement fournir un élément supplémentaire de comparaison chiffré des

diverses solutions, mais surtout, et c'est l'originalité de la demande, de *donner du sens au temps*, pendant la transformation des lieux. Les anglais de ce point de vue sont en avance.

Ainsi, le plan de gestion peut-il offrir un caractère à la fois pédagogique et poétique inattendu : pédagogique pour les visiteurs comme pour les maîtres d'œuvre ou le propriétaire, en demandant des travaux dans la durée, à un rythme respectueux des cycles naturels. Ainsi, dès maintenant, sommes nous tenus d'attendre le mois de mai prochain pour poser un diagnostic sur l'éventuelle attaque des buis par les champignons. Poétique s'il saisit l'occasion quand la cour d'honneur, une des parties les plus sensibles des jardins, se verra privée de la moitié de sa palissade, si c'est l'option choisie. En effet, pourquoi ne pas en profiter pour susciter une intervention d'artiste visant à jouer de cette dissymétrie, manière ludique d'assumer et de partager cette contrainte en support créatif, à la manière avec laquelle l'entrée du parc de La Garenne-Lemot avait un jour été réinventée par un des artistes accueillis sur place ?

Enfin, une part de l'identité même des jardins tient à l'acte assigné à la taille des palissades, prouesse qui tenait occupé un jardinier pendant un long mois, après les foins, d'après les propos de sa petite fille. Ce tour de force s'est transmis de génération en génération, malgré les vicissitudes financières, les guerres ou les changements de modes. Le plan de gestion peut ainsi donner tout naturellement au site son caractère de « conservatoire des gestes » qu'il s'agira de faire partager au visiteur. Plus qu'ailleurs, le plan de gestion du jardin devra donc répondre à la question : « que doit-on attendre d'un jardinier à Cordès ? ».

ANNEXES

TEXTES CHOISIS

Les trois extraits d'ouvrages célèbres des XVII^e et XVIII^e siècles donnent une idée de la qualité et de l'adaptation des outils qu'un jardinier doit posséder.

Texte I

Van der Groen, *Le Jardinier hollandais*, Amsterdam 1669, « Des outils de jardinage » p. 64 :

Un sage Jardinier ne perd pas un moment de l'année, mais commence dès l'hiver à préparer les outils qui lui sont nécessaires pour travailler à son Jardin.

Il aiguisse des Serpes, des Serpetes, des Haches, des Cisels, des Luchets & des Pêles, & se pourvoit de toutes les autres choses qui sont nécessaires à l'agriculture, les mettant en estat de servir ; Car on dit communement que qui a de bons outils, a son ouvrage à demi fait : Et parce qu'il y a diverses personnes qui ne sçavent pas quels instruments il leur faut pour ce sujet, nous en avons ici fait une représentation, & décrit à quel usage ils servent chacun en particulier.

A. Ce sont des forces ou Ciseaux à ébrancher ou émonder les arbres du bois qui ne vaut rien, elles se ferment en tirant la corde qui y est attachée, & s'ouvrent en la lâchant, par le moyen d'un ressort qu'il y a qui les fait élargir, comme on a très-bien représenté dans la Figure marquée de la Lettre A.

B. C'est un fer dont on se sert pour oster les nids de chenilles qu'il y a sur les arbres, & qui est fort propre pour coeuillir les poires de quelque poirier que ce soit.

C. C'est un Couteau à enter ou grefer, qui doit être fort, & avoir le dos épais, pour bien ouvrir les fentes, & sans pointe pour les faire encore mieux ouvrir, & y insérer d'autant mieux les grefes, comme il sera montré plus amplement en son lieu.

D. C'est un Rateau qui doit estre fait de bon fer, & avoir 15 ou 16 dents, entre lesquelles on puisse à peine passer le pouce. On s'en sert principalement à rompre la terre qui est amoncelée en pelotes, & égaliser les lits des Jardins nouvellement remués.

E. C'est une Émondoire ou un Ciseau à émonder & ébrancher, dont on se sert pour abattre les branches mortes, en les poussant ou avec le bras, ou avec un marteau, & pour émonder ainsi les arbres.

F. C'est une Gratoire avec laquelle, on tire & ramasse les mauvaises herbes, C'est un instrument semblable à peu près à celui dont les Massons se servent pour gâcher leur mortier : Il y en a d'autres qui se servent d'un rateau & vont derrière.

G. C'est un Couteau ou Sarpete ; Il faut en avoir de grands et de petits pour émonder , & enter en approche ou autrement, & pour s'en servir en plusieurs autres choses de cete nature.

H. C'est une Scie à grefer qui doit estre aussi étroite que se pourra pour en pouvoir scier entre les branches.

I. C'est un Couteau à hacher semblable à celui d'un boucher, dont on se sert pour couper les arbres ou leurs branches.

K. Ce sont des ciseaux avec lesquels on tond le buis, les hayes d'espine, le Ligustre & autres tels arbrisseaux dont on fait des hayes.

L. C'est un Cisel de fer ou d'acier, dont on se sert à fendre du bois ou des racines.

M. C'est un Maillet ou marteau de bois qui sert à diverses choses.

N. C'est une Truelle de même que celle dont les Massons se servent, & qui est fort nécessaire pour deterrer toutes sortes de petites plantes, & pour fouir et remuer la terre qui est dans des pots, ou autres endroits qui ne sont gueres spacieux.

O. C'est une pelle ou luchet qui sert à fouir & remuer la terre, à planter des arbres, & à plusieurs autres tels usages. La façon des pèles est différentes selon que la terre l'exige ; On en fait de larges, & d'étroites ; & il y en a aussi qui ne servent qu'à fouir comme celle qui est marquée de la lettre Q.

P. C'est une Fourche ou pelle à trois dents ; elle a les dents plates, & sert à mettre sur un chariot du fumier épars ou du gazon, mais principalement à fouir & remuer la terre ou les lits qui sont sous les arbres, afin de ne gaster pas leurs racines, ce qu'on fait facilement avec une bêche, luchet ou pelle.

Outre ces instruments-là, l'on a besoin de plusieurs autres, comme de grands & petits Arrosoirs, pour arroser les herbes, les arbres et les fleurs.

Texte II

À la nouvelle édition revue et corrigée ce *l'Instruction pour les Jardins fruitiers et potagers* de Jean-Baptiste de la Quintinie parue en 1730, l'éditeur a ajouté un traité anonyme (il s'agit en fait de l'ouvrage de Pierre Morin fleuriste parisien – au sens initial d'amateur de fleurs – du XVII^e siècle) : *De la culture des fleurs*, chapitre premier « Du Jardinier Fleuriste, et des qualitez qu'il doit avoir » :

Un Jardinier doit être jeune, soigneux, diligent et assidu ; il faut qu'il sache la région et les effets, au moins des quatre vents principaux, pour faire le discernement d'une bonne situation. Quelque intelligence des Ordres de l'Architecture lui est nécessaire pour former la figure d'un plan et compasser régulièrement les figures d'un parterre.

Il doit connoître toutes sortes de fleurs, pour les sçavoir placer dans les endroits qui leur sont propres.

Pour la pratique de sa profession, il doit outre ces connaissances avoir fait provision de tous les outils et de tous les instruments qui sont propres à l'usage du Jardin, sçavoir, une Bêche, une Pelle, une Pioche, une Serpe, un Râteau, une Règle, des Cordeaux, et une Équierre, deux Cribles, un gros pour les oignons, et un fin pour les graines, un Arrosoir, et quelques Cloches de verre ou de terre cuite, sans ouverture vers le haut avec lesquelles dans grandes chaleurs de l'Été, on couvre quelques plantes délicates, qui craignent la trop grande ardeur du soleil; le Couteau et la Scie pour enter, et généralement toutes les commoditez requises pour la culture et la propreté du Jardin. Toutes ces choses doivent être serrées dans quelque endroit proche, afin de s'en servir au besoin.

Texte III

La pratique du jardinage de l'Abbé Roger Schabol. Ouvrage rédigé après sa mort sur ses mémoires par M.D. Nouvelle Edition, Paris, MDCCLXXIV :

Les Fleuristes voulurent avoir des fleurs étrangères; ils en firent venir de tous les endroits de l'Univers, et les cultivèrent à grands frais. Encouragés par de telles initiatives, ils se livrèrent à cette seule partie du jardinage.

*Je pense encore que la science de la Botanique fut anciennement fort bornée, et que les jardins de plantes curieuses n'ont été formés que très tard... On ne connaissait pas les couches, les cloches, les châssis vitrés, les étuves à poële, inventions récentes, **filles de la délicatesse et de la volupté**... [Il s'agit de serres chaudes inventées en Hollande au XVII^e siècle].*

BIBLIOGRAPHIE

Jean-Marie Blaising, « Traces agraires », *Cent mille ans sous les rails*, Paris, éditions de l'INRAP, 2006.

Collectif, *L'outillage agricole médiéval et moderne et son histoire*, Actes des XXIII^e Journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran, 7-9 septembre 2001, Toulouse, 2003.

Georges Comet, *Le paysan et son outil, essai d'histoire technique des céréales (France, VIII^e-XV^e siècle)*, Rome, (coll. EFR, 165), 1992.

Georges Comet, "Les gestes du travail dans l'iconographie", dans *Le geste et les gestes au Moyen Âge*, *Sénéfiance*, 41, 1998, p. 177-197.

Alain Ferdière, « Labour, agraire, techniques et outillage », *Revue archéologique du Centre de la France*, Tome 47, 2008.

Michel Giard, *Les outils du jardin*, éditions Alan Sutton, collection Parcours et labeurs, 2007.

Perrine Mane, « L'iconographie des manuscrits du Traité d'Agriculture de Pier' de Crescenzi », *Mélanges de l'École Française de Rome, Moyen Âge-Temps Modernes*, 2, 1985, p. 727-818.

Perrine Mane, *L'outil et le geste. Iconographie de l'agriculture dans l'Occident médiéval (IX^e-XV^e siècles)*, 3 volumes, ARNT, collection thèses à la carte, 2003.

Marcel Mazoyer (sous la direction de), « Le monde paysan au XXI^e siècle », *Larousse agricole*, Paris, 2002.

Jean-Luc Nancy, *Noli me tangere*, Paris, Bayard, 2003.

Albine Novarino-Pothier, *Outils et objets de jardins*, éditions De Borée, collection La mémoire du temps, 2009.

Guillaume Pellerin, *Outils de jardins*, Paris, éditions Abbeville, 1997.

Jean-Marie Pesez, « Outils et techniques agricoles du monde médiéval », sous la direction de Jean Guilaine, *Pour une archéologie agraire*, Paris, 1991, p. 131-164.

Jean-René Tronchet, Jean-Jacques Péru et Jean-Michel Roy (sous la direction de), *Jardinages en région parisienne, XVII^e-XX^e siècle*, Créaphis, 2003.

Direction générale des patrimoines
Conseil national des parcs et jardins

Journée d'étude dans le cadre de *Rendez-vous aux jardins 2010*

Le jardinier et ses outils

3 février 2010 – Auditorium Colbert
Institut national du patrimoine – 2 rue Vivienne – 75002 Paris

Programme

- 8h45 Accueil des participants
- 9h00 Ouverture de la journée d'étude par Eric Gross, directeur de l'institut national du patrimoine
- 9h15 Présentation de la journée d'étude par Philippe Belaval, directeur général des patrimoines et Jean-Pierre Bady, président du Conseil national des parcs et jardins
- 9h30 Introduction de la journée par Alain Durnerin, ingénieur en chef du génie rural et des eaux et forêts, ingénieur horticole et ingénieur d'agronomie, et président de la journée d'étude
- 10h00 La charrue, outil de modelage du paysage durant le dernier millénaire : l'exemple de la Lorraine par Jean-Marie Blaising, archéologue, ingénieur chargé de recherche à l'INRAP de Lorraine
- 10h30 Evolution des outils de jardins de la préhistoire à nos jours par Guillaume Pellerin, architecte DPLG, collectionneur et propriétaire du jardin botanique de Vauville (ISMH, jardin remarquable).
- 11h00 Questions
- 11h15 Pause
- 11h45 Une histoire technique et sociale de la production de primeurs aux XVII^e et XVIII^e siècles par Antoine Jacobsohn, historien, directeur du Potager du roi à Versailles
- 12h15 « et, au centre, un jardinier tenant une bêche... » : outils de jardins et attributs du travail dans l'iconographie par Marie-Blanche Potte, conservateur du patrimoine, chef du service Culture et Inventaire du patrimoine, Conseil régional d'Auvergne
- 12h45 Questions

DÉJEUNER LIBRE

- 14h15 Présentation de l'après midi par Alain Durnerin
- 14h30 L'outil informatique : l'exemple de l'arboretum Vilmorin à Verrières-le-Buisson par Nathalie de Vilmorin, administratrice de l'arboretum
- 15h00 Présentation du film « le geste du jardinier » par Jean-Michel Sainsard, chef de travaux d'art à la direction générale des patrimoines
- 15h30 Questions
- 15h45 Pause
- 16h00 Des pratiques anciennes aux nouveaux outils par Alix de Saint-Venant, jardinière paysagiste, propriétaire du château de Valmer
- 16h30 Le plan de gestion : un outil adapté à tous les jardins par Dominique Pinon, paysagiste DPLG
- 17h00 Questions
- 17h15 Synthèse de la journée par Alain Durnerin
- 17h45 Clôture par Danièle Déal, sous directrice des monuments historiques et des espaces protégés